

Média et violence :
dimensions micro-macro
des modèles d'explication
par
André Gosselin

André Gosselin

**MÉDIA ET VIOLENCE : DIMENSIONS MICRO-MACRO
DES MODÈLES D'EXPLICATION**

Les Études de communication publique
Cahier numéro 8

Département d'information et de communication
Université Laval
Québec
1994

Les Études de communication publique ^{ISSN 1183-5079}
Département d'information et de communication
Pavillon Louis-Jacques-Casault
Université Laval
Québec, G1K 7P4

Les Études de communication publique présentent des travaux de recherche réalisés par des étudiants, des professeurs et des chercheurs. Les auteurs sont invités à faire parvenir au coordonnateur du Comité de rédaction un exemplaire de leur manuscrit accompagné d'une disquette où se trouve le texte traité par logiciel WordPerfect ou Word. Nous recommandons aux auteurs de se conformer à la norme BNQ 9921-300 dans la présentation de leur rapport de recherche et à la norme ISO 690 : 1987 dans la présentation de leurs références bibliographiques.

Comité de Rédaction:

Coordonnateur

André Gosselin

Membres

Jean Charron

Jean de Bonville

Gilles Gauthier

Saisie et mise en page:

Guyline Deschênes

© Université Laval, 1994.
Dépôt légal, 1^{er} trimestre
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-921383-07-1

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
LE PROBLÈME MÉTATHÉORIQUE MICRO-MACRO	9
MÉDIAS ET VIOLENCE: COMMENT RELIER LE MICRO ET LE MACRO?	13
LES MODÈLES CENTRÉS SUR LA NOTION D'AGRESSIVITÉ	19
LES MODÈLES CENTRÉS SUR LES NOTIONS D'IDENTIFICATION ET D'IMITATION	23
LES MODÈLES CENTRÉS SUR LA NOTION DE CONTRÔLE SOCIAL	25
LES MODÈLES CENTRÉS SUR LE PROCESSUS D'ÉTIQUETAGE ET LES PRÉDICTIONS CRÉATRICES	33
CONCLUSION	37
BIBLIOGRAPHIE	39
RÉSUMÉ	45

INTRODUCTION¹

La recherche sur les médias de masse est de très loin dominée par les études sur la réception et les effets sociaux de la violence diffusée par les médias. Depuis l'avènement de la télévision et, avec elle, tout son cortège incessant d'émissions violentes, la communauté scientifique ne cesse de s'interroger et de débattre des conséquences réelles d'un tel contenu sur la socialisation et la conduite des individus. Des recherches expérimentales aux enquêtes de terrain, des observations qualitatives aux analyses statistiques, toute la panoplie des méthodes et stratégies de recherche a été utilisée pour vérifier et, si possible, mesurer la relation de cause à effet entre violence montrée et violence commise, entre violence « fictive » et violence réelle. Si les conclusions sont ambivalentes, complexes et parfois contradictoires, la méthodologie y a au moins gagné en raffinements de toutes sortes. Il n'en va pas malheureusement ainsi pour la théorie.

Les études qui posent une relation de cause à effet entre violence médiatique et violence sociale ne sont pas exemplaires quant aux modèles d'explication et d'interprétation suggérés pour comprendre la mécanique qui va de l'une à l'autre. Bien que la plupart des études expérimentales arrivent à établir une relation de cause à effet, elles souffrent en retour de la difficulté à convaincre de la validité externe de leurs découvertes et de leur généralisation au monde réel, hors laboratoire. Quant aux enquêtes de terrain, celles qui croient découvrir une corrélation entre exposition à la violence médiatique et comportement violent arrivent moins bien en retour à affirmer quelles sont les variables indépendantes et dépendantes dans cette hypothèse, quel est le degré d'autonomie de la relation, bref des problèmes de validité interne quant à la direction du facteur d'influence et à la présence ou l'absence d'une variable intermédiaire qui viendrait surdéterminer cette relation.

En dépit de ces problèmes, les chercheurs qui concluent à une relation, certaine ou probable, de cause à effet, ont formulé quelques propositions explicatives, quelques modèles, que nous nous proposons d'examiner sous cet angle métathéorique qu'il est convenu d'appeler l'angle micro-macro ou le problème de la transition entre les niveaux micro et macro d'observation. Dire que la violence médiatique engendre la violence sociale est une hypothèse qui met d'abord en parallèle un système de production de messages et, disons, un problème de société qui se manifeste par des événements singuliers (émeutes, révolutions, terrorisme, guerre, etc.), des institutions (répression, crime organisé, proxénétisme, incarcération, etc.), ou encore des comportements agrégés (taux de meurtres, de viols, de suicides, d'assauts sur la personne, etc.). Deux réalités qui se conçoivent d'emblée au niveau des systèmes, des mouvements ou des processus sociaux, c'est-à-dire au-dessus des acteurs pris individuellement et des mécanismes psychologiques qui les caractérisent. Chacun à leur façon, les modèles qui ont tenté de vérifier la pertinence d'une telle hypothèse globalisante ont formulé des propositions intermédiaires, de type microsociologique, nous permettant de mieux comprendre en quoi la violence médiatique engendre la violence sociale. En quoi, autrement dit, des individus exposés à un certain contenu de violence médiatique en viennent à participer à une plus grande violence sociale.

L'apprentissage social, l'imitation, l'identification, la frustration, l'agressivité, la paranoïa, la désensibilisation, la décharge émotionnelle, etc., sont quelques-uns des mécanismes psychologiques que les chercheurs ont identifiés à titre de variables intermédiaires pour expliquer l'influence de la violence médiatique sur la violence sociale. Parce qu'ils l'ont fait de façon beaucoup plus implicite qu'explicite, il vaut la peine de reprendre leurs hypothèses pour les modéliser plus clairement. Un tel travail devrait permettre de progresser sur trois niveaux: 1- mieux saisir le type de transition

¹ L'auteur désire remercier Madame Line Ross et Monsieur Jacques De Guise pour leurs commentaires sur une première version de ce texte. Bien sûr, nous assumons entièrement les idées et les informations que ce document contient et nous les dégageons de toute responsabilité à cet égard.

micro-macro qui semble être postulé par chacun des modèles; 2- montrer les limites de chacun des schémas de causalité lorsqu'ils sont formulés dans une perspective micro-macro; 3- reformuler au besoin les différents modèles pour en faire des schémas de causalité plus valides et acceptables sur le plan micro-macro.

L'objectif visé ici n'est pas de refaire le point sur le sujet, d'établir un état de la question (*a state of the art* comme disent les Américains) ou de dresser une fois de plus la liste en deux colonnes des études qui confirment et ne confirment pas la relation entre les deux variables. Il existe d'excellentes bibliographies analytiques sur le sujet² et des revues de littérature exhaustives³. Ces examens et réexamens des études ont l'avantage de bien décrire les différentes recherches et de comparer soigneusement leurs résultats tout autant que leurs méthodologies respectives.

Ce qui manque cruellement toutefois c'est une réflexion conceptuelle et métathéorique sur le sujet qui consiste à reprendre les modèles d'explication proposés pour mieux en comprendre la portée explicative. Plusieurs voies pourraient s'offrir à nous pour procéder à cette métathéorisation. La sociologie de la science en est une, car nous sommes en face d'un milieu scientifique qui ne cesse, depuis trente ans, de produire une masse phénoménale d'études sous la pression d'un environnement social exigeant et impatient (gouvernements, parents, éducateurs, psychiatres, médecins, travailleurs sociaux). L'analyse épistémologique interne offre une seconde voie, ne serait-ce que parce qu'il faudra bien un jour qu'on se penche sur la vérifiabilité réelle ou potentielle des hypothèses sur lesquelles ce milieu scientifique travaille (un problème urgent et vital s'il en est un) et les réponses, tout autant que les recommandations, qu'il est en mesure d'apporter. Nous avons opté pour cette seconde voie, notamment pour aborder le problème des médias et de la violence à partir des travaux les plus récents dans la théorie sociologique contemporaine sur le lien micro-macro. Après un bref exposé de cette problématique métathéorique, nous discuterons un à un des modèles qui ont tenté d'expliquer la relation entre violence médiatique et violence sociale, étant entendu que ces modèles sont volontairement reconstruits en fonction de notre objectif théorique.

² La plus récente bibliographie sur le sujet est celle de George Gerbner et Nancy Signorielli, *Violence and Terror in the Mass Media, An annotated Bibliography*, New-York, Greenwood 1988.

³ Signalons tout particulièrement les textes suivants, contenus dans la bibliographie à la fin du présent document: Howitt, Cumberbatch, 1975, 1989; Andison, 1977; Freedman, 1988; Milavsky, 1988; Singer et Singer, 1988; Comstock, 1981, 1982; Kaplan, Singer, 1976; Lewis, 1984; Pearl, 1984; M. Lefkowitz, L.R. Huesmann, 1980.

CHAPITRE 1

LE PROBLÈME MÉTATHÉORIQUE MICRO-MACRO

La distinction micro-macro est depuis longtemps populaire en science économique et commence à faire réfléchir les sociologues et psychosociologues sur la manière à prendre pour mieux intégrer ou agencer leurs travaux. L'histoire de la sociologie peut très certainement être vue comme l'opposition entre approches de type macro et approches de type micro: Marx, Comte et Durkheim s'opposant à Weber, Simmel et Mead. Ce que cette histoire a de remarquable, c'est que jamais depuis vingt ans on n'a fourni autant d'efforts pour jeter des ponts entre les deux. Les macro-théoriciens sont de plus en plus à la recherche des micro-fondements de leurs travaux, tandis que les micro-théoriciens tentent plus que jamais de cerner les macro-manifestations de leurs découvertes.

Les philosophes des sciences et épistémologues intéressés aux sciences sociales avaient ouvert le terrain de la discussion dans les années cinquante, dans ce qu'on a appelé la querelle des individualistes méthodologiques⁴ et des holistes méthodologiques⁵. Toute la question était alors de savoir s'il fallait que l'explication des faits sociaux soit réductible ou non à des propositions relatives aux actions individuelles et, à la limite, à la psychologie individuelle. Les individualistes soutenant qu'une explication d'un phénomène social n'est complète et achevée que si elle ramène le phénomène en question à ses constituants élémentaires: les individus avec leurs intentions, leurs croyances et leurs comportements. Les holistes répliquant qu'on ne peut pas dans certains cas – et que ce n'est pas souvent – construire des explications qui soient toujours réductibles à la psychologie et aux composantes de l'action individuelle.

La discussion plus actuelle sur les rapports entre la microsociologie et la macrosociologie porte moins sur un idéal d'explication à faire valoir, sur l'aspect de la réalité qui doit être réductible à l'autre, que sur la façon d'établir des transitions du niveau micro au niveau macro et du niveau macro au niveau

⁴ Les principaux tenants de la position individualiste étant: HAYEK, Friedrich, *Scientism and the study of Society*, Glencoe, Ill., The Free Press, 1952, trad. franç.: *Scientisme et sciences sociales*, Paris, Plon, 1953. POPPER, K., *Misère de l'Historicisme*, Paris, Plon, 1956.

POPPER, K., *La société ouverte et ses ennemis, Tome 2, Hegel et Marx*, Paris, Seuil, 1979, (1962).

WATKINS, J.W.N., «Ideal types and historical explanation», *The British journal for the philosophy of science*, 3, 1952, pp. 22-43.

WATKINS, J.W.N., «Historical explanation in the social science», in *The British journal for the philosophy of science*, 8, 1957; et aussi dans O'NEILL, John, (ed.), *Modes of individualism and collectivism*, Londres, Heinemann, 1973, pp. 166-178.

WATKINS, J.W.N., «Methodological individualism: a reply», *Philosophy of science*, 22, 1955, pp. 58-62; et aussi dans O'NEILL, John, (ed.), *Modes of individualism and collectivism*, Londres, Heinemann, 1973, pp. 179-184.

⁵ Pour une connaissance des arguments défendus par la position méthodologique holiste, voir:

MANDELBAUM, M., «Societal facts», *The British journal of sociology*, 6, 1955, et aussi dans O'NEILL, John, (ed.), *Modes of individualism and collectivism*, Londres, Heinemann, 1973, pp. 221-234.

MANDELBAUM, M., «Societal laws», *The British journal for the philosophy of science*, 8, 1957; et aussi dans O'NEILL, John, (ed.), *Modes of individualism and collectivism*, Londres, Heinemann, 1973, pp. 235-247.

BRODBECK, M., «Methodological individualism: definition and reduction», *Philosophy of science*, 25, 1958, pp. 1-22.

GOLDSTEIN, L., «The inadequacy of the principle of methodological individualism», *Journal of philosophy*, 53, 25, 1956, et dans O'NEILL, John, (ed.), *Modes of individualism and collectivism*, Londres, Heinemann, 1973, pp. 264-276.

micro. Quels types de jonctions peut-on établir entre les deux niveaux? Quels concepts, quels processus ou quels mécanismes nous permettent de faire la transition? Chaque niveau d'observation tente moins d'absorber l'autre que de trouver en lui et chez l'autre les éléments qui peuvent rapprocher des réalités trop longtemps isolées.

On admettra alors que les termes «micro» et «macro» sont des catégories essentiellement analytiques plutôt qu'ontologiques⁶, et que ce qui est considéré comme macro d'un certain angle analytique peut devenir micro vu d'un autre angle, et vice versa. Bien que ce soient là des notions toutes relatives, elles n'en traduisent pas moins une réalité unique lorsqu'on considère la sociologie dans sa totalité. Mis à part Weber et Parsons, peu de grands sociologues ont fait oeuvre aux deux niveaux. La sociologie américaine fut radicalement dominée par des courants microanalytiques (interactionnisme symbolique, sociophénoménologie, ethnométhodologie, sociologie cognitive et tout le vaste domaine de la psychologie sociale) et la tendance fut longtemps la quête de l'infiniment petit: puisque le petit nous permet toujours de mieux comprendre le plus grand. L'obsession de l'observable, du mesurable, du vérifiable, du pratique, de ce qui est hors de tout doute une relation véritablement causale – et de ce qu'il est possible de gérer et de policer – y est sûrement pour beaucoup dans cette tendance (et, surtout, dans le rejet de la tendance contraire). Il ne faudrait toutefois pas perdre de vue que la psychologie, la linguistique, la philosophie analytique et l'économique défiaient et stimulaient les sociologues américains (de la communication ou d'ailleurs) davantage pour l'aspect micro que macro des choses. La sociologie d'inspiration plus européenne, quant à elle, n'en avait bien souvent que pour les vastes ensembles et l'infiniment grand (les classes sociales, les États-nations, les structures symboliques, les idéologies, les systèmes de domination et de production, les lois d'évolution, etc.), comme si on ne pouvait comprendre un phénomène qu'en observant ce qui le contient, ce qui lui est d'un niveau supérieur dans l'espace et dans le temps.

Ce portrait de la sociologie est certes rapidement esquissé, mais ce qu'il dénote avant tout c'est le fait que depuis la Seconde Guerre, le fossé entre la micro et la macrosociologie se creusa toujours davantage, si bien que la recherche en communication fut sans doute la première à en souffrir, écartelée entre la compréhension de toutes les dimensions de la communication interpersonnelle et la fonction de la communication de masse dans la constitution ou le changement de l'ordre social, voire international. Ce n'est pas un hasard si la théorie du *two-step flow* de Katz et Lazarsfeld marqua un tournant dans l'histoire de cette discipline: pour une fois on venait de proposer une jonction théorique et ontologique entre la communication de masse et la communication telle que l'individu peut la vivre. L'hypothèse était simple et même banale, mais il n'en fallait pas plus pour que la macro et la microcommunication tissent des liens et cessent de s'ignorer superbement.

Toute réflexion métathéorique sur un objet de recherche qui se propose de mettre en relief les *niveaux de réalité micro et macrosociologique* se voit confrontée à la polysémie de ces deux notions. Plusieurs conceptions et définitions s'offrent à l'analyse. La grande tradition de l'individualisme méthodologique, de l'interactionnisme symbolique et de l'action rationnelle et stratégique verra dans la notion de micro tout ce qui réfère aux actions individuelles et, surtout, aux intentions, croyances, attitudes et représentations. Le niveau macro ne sera alors rien de plus que l'ensemble des produits, voulus ou non voulus, des actions des individus (institutions, marchés, systèmes sociaux, systèmes de croyances, événements et mouvements collectifs, etc.), lesquels, on ne saurait trop y insister, sont seuls capables de créer ou de changer les choses.

Une seconde conception voit plutôt le critère de distinction entre les deux niveaux sur le plan de ce qui est observable. Seront considérées comme micro toutes les situations sociales impliquant un nombre d'individus tel que tous soient en mesure de s'observer mutuellement et d'interagir dans un

⁶ ALEXANDER, J.C. et al., *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987.

même lieu donné au même moment, ou mieux encore: une situation sociale et des individus qu'il soit possible d'observer directement dans la totalité de la situation qu'ils partagent et des actions qu'ils commettent. Par contraste, le niveau macro impliquera des individus qui ne peuvent interagir les uns avec les autres directement, et donc des situations sociales qu'on ne pourra appréhender que par le biais d'indicateurs généraux, de constructions analytiques ou d'instruments d'observation tels les sondages et questionnaires⁷. Les problèmes de validité externe et de généralisation des résultats de la recherche font certainement partie de cette approche du problème micro-macro, sans toutefois en dénoter tout le contenu. On prétendra alors que l'observation d'un échantillon ou que la comparaison de groupes d'individus en situation expérimentale est une tâche de type micro, alors que la généralisation des résultats à une population plus large ou à un contexte plus naturel comportant plusieurs dimensions incontrôlées est du domaine des problèmes macroscopiques.

Dans le souci de préserver la sociologie contre toute tentation réductionniste à la psychologie, d'autres sociologues tels Randall Collins⁸ ont proposé de considérer comme unité d'analyse microsociale non pas l'individu mais l'interaction: toute rencontre ou tout échange entre deux ou plusieurs individus, au même moment et au même endroit, relève de la microsociologie, tandis que l'expérience répétée de ces interactions, dans le temps et l'espace, par un grand nombre d'individus est du ressort de la macroanalyse. Désirant se mettre à l'abri du chant des sirènes de la psychologie, cette troisième option préfère voir dans la microsociologie l'analyse des processus sociaux qui engendrent des relations entre individus (communication, échange, coopération, conflit), réservant la macrosociologie à l'étude des structures de position sociale ou des structures en général (institutions, groupes, organisations, productions culturelles) par lesquelles des mécanismes de contrôle social définissent le champ des contraintes et des possibilités d'action pour les individus⁹.

Un quatrième critère de distinction entre les deux niveaux d'analyse semble être proposé par George Homans; il consisterait à voir dans la microanalyse la recherche des propositions universelles des lois du comportement humain – que ces propositions nous viennent de la psychologie ou d'ailleurs n'a pas d'importance en autant qu'on sache que seul le comportement humain peut faire l'objet de propositions universelles. La macrosociologie serait alors l'étude des «systèmes sociaux» et des contingences historiques, avec ou sans l'aide des découvertes de la microsociologie, bien qu'une bonne macrosociologie devrait toujours consister en la prise en compte, à la fois, des conditions sociales singulières et des lois de la microsociologie pour expliquer d'autres situations ou phénomènes singuliers¹⁰.

⁷ HAFERKAMP, H., Complexity and Behavior Structure, Planned Associations and Creation of Structure, dans Alexander, J.C., et al. *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 177-192.
WIPPLER, R., ET S. LINDENBERG, Collective phenomena and rational choice, dans Alexander, J.C., et al. *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 135-152.

⁸ COLLINS, R., Micro-translation as a theory-building strategy, dans Cicourel, A.V., et K. Knorr-Cetina, *Advances in Social Theory and Methodology. Toward an Integration of Micro- and Macro-Sociologies*, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1981, p. 81-108.

COLLINS, R., Interaction ritual chains, power and property: the micro-macro connection as an empirically based theoretical problem, dans Alexander, J.C., et al. *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 193-206.

COLLINS, R., On the microfoundations of macrosociology, *American Journal of Sociology*, 86, 5, 1981, p. 984-1014.

⁹ BLAU, P.M., Contrasting theoretical perspectives, dans Alexander, J.C., et al. *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 71-85.

MUNCH, R., ET N.J., SMELSER, Relating the micro and macro, dans Alexander, J.C., et al. *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 356-387.

¹⁰ HOMANS, G., *The Nature of social science*, New-York, Harcourt, Brace and World, 1967.

Il n'est pas essentiel de choisir entre l'une ou l'autre de ces définitions pour faire l'analyse du champ de recherche sur les médias et la violence. Si par contre une position métathéorique dominante caractérise, quant à la distinction micro-macro, les travaux sur les médias et la violence, elle est certainement plus près de la première et de la dernière conceptions. D'abord parce que ce sont la psychologie et la psychologie sociale qui ont fourni l'essentiel des recherches et interprétations théoriques sur ce problème. Ensuite parce que si on consent à diviser la recherche sur les médias et la violence entre ces deux grands ensembles que sont les enquêtes corrélationnelles d'une part et les observations expérimentales d'autre part, on admettra alors que dans le premier cas la distinction micro-macro exprime le rapport entre l'individu comme unité d'analyse et les agrégats sociaux sous forme d'effectifs statistiques, d'événements ou de structures émergentes, alors que dans le second cas cette distinction exprime le rapport entre les lois de la psychologie humaine (niveau micro) et les déductions ou extrapolations plus ou moins contingentes qu'on peut en tirer au niveau des situations sociales réelles (niveau macro).

CHAPITRE 2

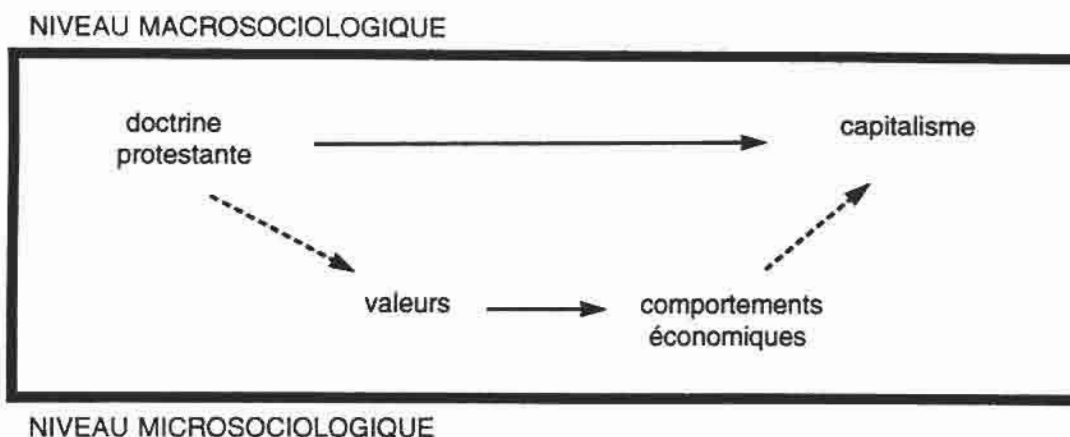
MÉDIAS ET VIOLENCE: COMMENT RELIER LE MICRO ET LE MACRO?

Lorsque les chercheurs formulent l'idée que la violence médiatique engendre la violence sociale, ils formulent essentiellement une proposition macrosociologique. À quelques détails près, cette proposition est de la même famille que celle d'un Weber (l'éthique protestante a une incidence sur le développement du capitalisme), d'un Marx (le capitalisme mène à une paupérisation croissante des masses) ou d'un McLuhan (l'imprimerie a fait naître le nationalisme). Une stratégie comparative, synchronique ou diachronique, permet souvent de vérifier, sinon la vérité, du moins la plausibilité de telles hypothèses. Ainsi, Weber a pu comparer systématiquement les sociétés qui sont dominées par le protestantisme à celles qui ne le sont pas, afin de déterminer si les premières présentent davantage de formes organisées de capitalisme que les secondes. Il pouvait aussi s'en remettre à une analyse temporelle, afin de voir si le capitalisme se développait relativement tôt après la naissance du protestantisme et de plus en plus fortement à mesure que le protestantisme gagnait du terrain.

Mais Weber n'en resta pas à ce seul niveau. Il tenta ensuite de traduire au niveau microsociologique ce qu'il croyait observer au niveau macrosociologique. Il formule alors une série d'hypothèses qui mettent en rapport différentes modalités micro et macrosociologiques: 1- une première hypothèse d'orientation macro-micro à l'effet que la religion protestante stimule de nouvelles valeurs chez ses adhérents (croyance en la prédestination et recherche des signes de son élection); 2- une hypothèse de type micro-micro à l'effet que ces valeurs induisent à leur tour un certain comportement économique (l'ascétisme et le réinvestissement des surplus de son labeur); 3- et enfin une hypothèse qui refait le pont entre le niveau micro et le niveau macro où de tels comportements marqués au coin de la rationalité économique mènent ensuite à l'apparition de formes organisées de capitalisme dans les sociétés protestantes. Comme l'illustre le schéma ci-après (Figure 1), emprunté à James Coleman¹, la proposition macrosociologique de Weber se subdivise en trois propositions intermédiaires qui font intervenir deux variables microsociologiques; chaque proposition comprend une variable indépendante et une variable dépendante; et l'ensemble du schéma de causalité s'amorce et se clôt par une variable macrosociologique.

¹ COLEMAN, J., *Foundations of Social Theory*, Cambridge, Harvard University Press, 1990, p. 8.

Figure 1



L'énoncé qui pose une relation entre violence médiatique et violence sociale a fait l'objet d'une série de tentatives de vérification qui en restèrent essentiellement au niveau macrosociologique. Adoptant une stratégie de vérification comparative, Hennigan et al.¹² ont choisi de comparer entre elles, entre 1949 et 1952, deux catégories de villes en Amérique: 34 villes qui avaient accès à une station de télévision et 34 autres villes comparables qui n'étaient pas encore desservies par la télévision. Les chercheurs étaient alors en mesure d'observer si l'introduction de la télévision pouvait s'accompagner d'une croissance ou d'une décroissance du taux de criminalité. Ils raisonnaient en disant que si la télévision, avec son contenu violent, affecte la violence sociale, on devrait alors observer une augmentation plus grande du taux de criminalité dans les villes ayant la télévision que dans celles ne l'ayant pas encore.

L'analyse se situe au strict plan macrosociologique: on compare les taux de criminalité (donc des données agrégées) de deux ensembles de villes dotées (pour la moitié) ou non (pour l'autre moitié) d'une station de télévision. Ainsi, constatent les chercheurs, la télévision ne semble pas constituer un facteur déterminant du niveau de violence sociale puisqu'il n'y a aucune différence significative dans les taux de crimes violents (homicides ou vols avec usage d'armes) entre les deux groupes de villes. Par contre, ils ont remarqué une augmentation des petits larcins (vols sans violence) dans les villes qui ont vu arriver la télévision. Hennigan et ses collègues ont interprété ce résultat en estimant qu'il dépendait moins du contenu violent de la télévision que de la richesse qu'épand la télévision et des désirs qu'elle suscite, notamment à travers la publicité.

L'enquête de Williams et al.¹³, sur trois petites villes canadiennes, procède aussi par une comparaison qui en reste essentiellement au niveau macrosociologique. La première de ces villes avait accès à plusieurs réseaux de télévision dont ceux des États-Unis, la seconde n'était desservie que par le réseau public canadien, et la troisième n'a eu la télévision qu'en 1973. Des observations directes sur le comportement des jeunes ont permis de constater que dans la première ville l'agressivité des jeunes était la plus élevée, et qu'elle était à son minimum dans la ville n'ayant pas la télévision. L'enquête de Williams et al. se distingue de celle de Hennigan et al. sur un point

¹² HENNIGAN, K.M.; DELROSARIO, M.L.; HEATH, L.; COOK, T.D.; WHARTON, J.D. et CALDER, R.J. Impact of the Introduction of Television on Crime in the United States: Empirical Findings and Theoretical Implications. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 42, no. 3, 1982, p. 461-477.

¹³ WILLIAMS, T.M. (dir. publ.). *The Impact of Television: A Natural Experiment in Three Communities*. New York, Academic Press, Inc., 1986.

notamment: il observe non pas un résultat macrosociologique agrégé (les taux de criminalité) mais un type de comportement caractérisé par un attribut microsociologique: l'agressivité. La stratégie de l'enquête n'en demeure pas moins pour autant typiquement macrosociologique dans la mesure où ce sont des taux d'individus exposés à la violence télévisée et caractérisés par un comportement agressif qui sont comparés.

Pour éviter les lacunes des études expérimentales sur les médias et la violence, David Phillips propose une stratégie de recherche semi-expérimentale qui utilise des données déjà existantes (statistiques de criminalité, de meurtres, de suicides, d'accidents mortels; index de meurtres, suicides ou exécutions ayant fait l'objet d'une couverture médiatique, etc.) pour mettre en parallèle, par des séries temporelles et corrélationnelles, ces données agrégées au niveau macrosociologique. Ainsi, il observe que le taux de suicide aux États-Unis augmente de manière significative au cours de la semaine suivant la diffusion de la nouvelle d'un suicide dans les médias; que plus le suicide d'une personnalité fait l'objet d'une publicité médiatique, plus le taux de suicide augmente; que ce type de nouvelle est aussi suivie d'une augmentation significative des accidents mortels de la route impliquant une seule voiture et un seul conducteur, de même que par une hausse des écrasements d'avions privés; et enfin que les conducteurs et pilotes impliqués dans ces accidents présentent plus souvent que de manière courante des caractéristiques similaires aux suicidés faisant la manchette des journaux. Avec tous les contrôles possibles quant aux variables connexes et au sens de la corrélation, Phillips en arrive à la conclusion qu'une série d'observations de type macrosociologique peut nous permettre de conclure que la violence médiatique résulte en une augmentation de la violence sociale¹⁴.

Les enquêtes semi-expérimentales de Phillips, Williams *et al.* et Hennigan *et al.* montrent que certaines recherches sur les médias et la violence peuvent se situer essentiellement à un niveau macrosociologique, permettre tous les contrôles possibles à ce niveau, et aboutir à des conclusions relativement fermes sur un effet de causalité (et non pas strictement sur la démonstration d'une corrélation), sans pratiquement jamais faire intervenir le niveau microsociologique des mécanismes psychologiques ou cognitifs sous-jacents. Les stratégies et autres devis comparatifs qui en restent strictement à un niveau macro peuvent certes convaincre d'un effet de causalité entre deux variables, le problème de la compréhension, de l'intelligibilité intersubjective, affective ou rationnelle, d'une telle causalité continuera de se poser.

Hennigan *et al.*, comme bon nombre d'autres chercheurs dans le domaine (Halloran par exemple¹⁵), se sont par contre permis d'énoncer une interprétation de certains de leurs résultats en disant que ce n'est pas la violence médiatique qui engendre le plus de violence sociale; l'étalement de la richesse et de la réussite matérielle par la télévision (notamment à travers la publicité) peut en susciter davantage, en créant des attentes irréalistes qui mènent alors à plus de frustration, d'agressivité, pour aboutir finalement à plus de violence sociale. Cette hypothèse était d'autant plus crédible qu'elle allait en droite ligne dans le sens des conclusions du fameux rapport (*The History of Violence in America*) remis à la Commission nationale sur les causes et la prévention de la violence aux États-Unis. Un rapport qui ferait autorité dans le domaine en défendant la thèse que la frustration est certainement la principale cause de la violence, non seulement en termes d'attentes matérielles non comblées, mais aussi en regard d'aspirations insatisfaites quant à la sécurité, au

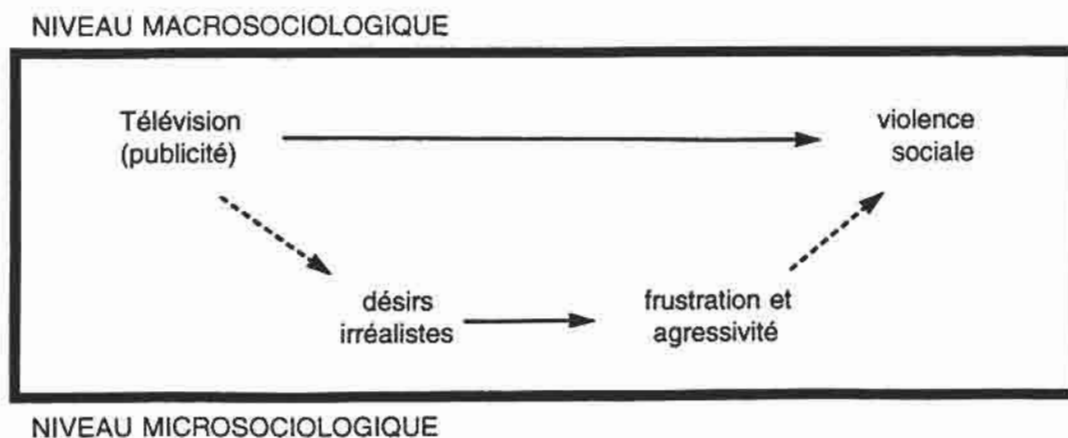
¹⁴ PHILLIPS, David P. The Found Experiment: A New Technique for Assessing the Impact of Mass Media Violence in Real World Aggressive Behavior. *Public Communication and Behavior*, vol. 1, 1985.

¹⁵ HALLORAN, J.D. Studying Violence and the Mass Media: A Sociological Approach. Dans Charles Winick (dir. publ.). *Deviance and Mass Media*, Beverly Hills, C.A., Sage, 1978, p. 287-305.

statut social, à la liberté de gérer ses propres affaires et au droit d'avoir des relations valorisantes avec autrui¹⁶.

Appliquée au domaine des médias et de la violence, la thèse de la frustration établit une jonction du niveau macro au niveau micro qui contient une bonne part d'intelligibilité subjective, car chacun peut comprendre que la comparaison sociale, par le biais de la télévision par exemple, peut engendrer une frustration relative et, ultimement, l'agressivité et la violence. Le schéma suivant (Figure 2) illustre la thèse de la frustration et montre le genre de liaison effectuée entre les niveaux macro et microsociologiques. La proposition macrosociologique qui énonce que la télévision (et surtout la publicité qu'elle contient) provoque plus de violence sociale se scinde pour ainsi dire en trois autres propositions: une première avec une variable indépendante qui caractérise une institution (la télévision) et une variable dépendante qui caractérise une réaction psychologique (la formulation par les individus de désirs irréalistes); une seconde proposition strictement microsociologique qui met en relation une variable indépendante (la formulation de désirs irréalistes) et ses conséquences comportementales en termes de frustration et d'agressivité; et enfin une troisième proposition, causale elle aussi, qui marque le passage du niveau micro au niveau macro: la frustration et l'agressivité engendrant la violence sociale.

Figure 2



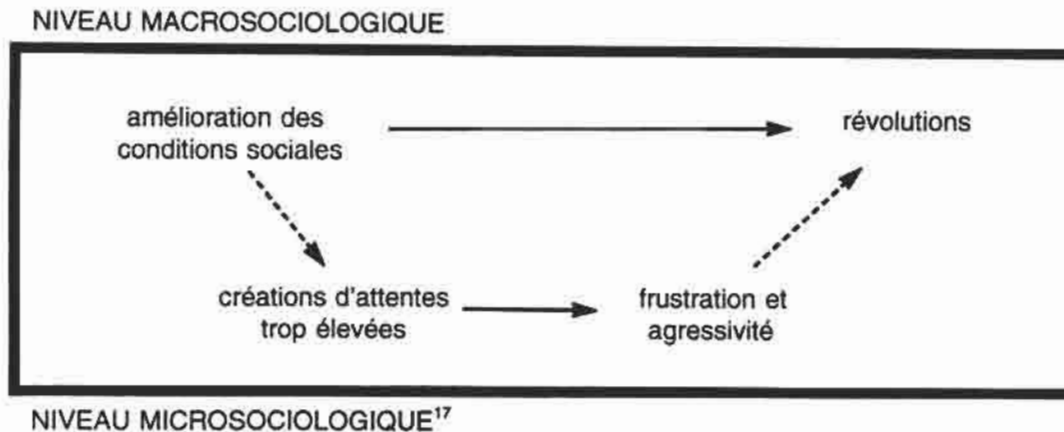
La thèse de la frustration, malgré sa simplicité, est populaire non seulement auprès des chercheurs en communication mais également auprès des sociologues et historiens qui ont cherché à comprendre les révolutions et autres mouvements sociaux violents. D'un point de vue macrosociologique, les historiens ont parfois observé que les périodes révolutionnaires sont souvent précédées d'une amélioration substantielle des conditions de vie des peuples en révolte. Il y a comme une incompréhension du phénomène car si leur condition générale s'améliore pourquoi se révoltent-ils? On comprend la relation au niveau macrosociologique lorsqu'au niveau microsociologique on observe que l'amélioration des conditions sociales crée des attentes nettement plus élevées qu'auparavant (et même trop élevées par rapport aux possibilités du système social de les satisfaire), provoquant ainsi des frustrations et de l'agressivité: deux conditions nécessaires pour voir les masses se soulever.

Lorsqu'on compare la thèse de la frustration dans la théorie des révolutions à la thèse de la frustration dans la recherche sur les médias et la violence, des problèmes distincts se posent quant

¹⁶ Cité par Halloran, J.D., *op. cit.* p. 435.

à la légitimité de la transition d'un niveau à l'autre. La faiblesse du modèle causal des historiens de la révolution (Figure 3), selon Coleman, est de passer sous silence des processus sociaux importants dans toute révolution: la constitution des groupes en organisation politique et les nécessaires rapports de force entre ces groupes qui peuvent mener ou non à une révolution. Le passage du micro au macro, de la frustration et l'agressivité accumulée à la révolution, est certes une condition nécessaire, mais elle est loin d'être suffisante, pense-t-il.

Figure 3



La thèse de la frustration, telle que la formulent les chercheurs au sujet des médias et de la violence, pose moins de problèmes de transitivité que dans le cas de la théorie des révolutions. La violence sociale, de type privé à tout le moins, n'a pas toujours besoin de s'exprimer par des groupes organisés, à travers le prisme des idéologies et dans un rapport de force entre acteurs sociaux qui se connaissent et se jaugent constamment. La violence privée criminelle (meurtres, voies de fait, viols) peut très bien être le produit d'une simple frustration et d'une agressivité accumulée. À la limite, la violence sociale peut être perçue comme un phénomène de comportements agrégés de la part d'agents sociaux qui n'ont même pas besoin de se connaître ou d'être dans un rapport de force particulier avec les autres.

Il n'en va pas ainsi pour la violence collective. Qu'on la considère du point de vue de la violence des citoyens contre le pouvoir (terrorisme, grèves et révolutions) ou, au contraire, du point de vue de la violence du pouvoir contre les citoyens (répression, terrorisme d'État, violence industrielle, guerre), la violence collective ne peut pas émerger par un simple mécanisme de sommation, d'addition d'individus au comportement agressif né de la frustration. La violence collective, telle que peuvent l'entendre les historiens de la violence¹⁸, est un phénomène qui suppose des groupes organisés

¹⁷ Ce schéma est inspiré de J. Coleman mais constitué d'une autre façon afin de bien mettre en évidence que c'est la création d'attentes irréalistes, plutôt que la frustration, qui résultent de l'amélioration des conditions sociales. COLEMAN, J., *Microfoundations and Macrosocial Behavior*, dans J.C. Alexander et al., *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 153-173.

¹⁸ GURR, T.R., *Historical Trends in Violent Crime: Europe and the United States*, dans Gurr, T.R., *Violence in America*, Newbury Park, Sage, 1989, p. 21-54.
 WILSON, J.Q., et HERRNSTEIN, R., *Crime and Human Nature*, New-York, Simon and Shuster, 1985.
 LANE, R., *On the Social Meaning of Homicide Trends in America*, dans Gurr, T.R., *Violence in America*, Newbury Park, Sage, 1989, p. 55-79.
 CHESNAIS, J.C., *Histoire de la violence*, Paris, Laffont, 1981.

et des rapports de force complexes entre eux. Si, dans une définition quelconque de la violence sociale, on mêle ensemble la violence privée et la violence collective, on devra prendre bien soin de spécifier les cas où la transition du niveau micro au niveau macro est valide de ceux où elle ne l'est pas.

Cela dit, autant pour l'histoire des révolutions que pour la psychosociologie des communications de masse, l'hypothèse microsociologique d'une relation de cause à effet entre constitution de désirs irréalistes, frustration et agressivité tombe sous le sens. Dans les deux types de recherche, l'hypothèse formulée au niveau strictement microsociologique est spontanément intelligible, et sans être nécessairement une réaction rationnelle sur le plan utilitaire, la frustration et l'agressivité se comprennent très bien comme mécanismes psychologiques. L'homme de la rue, autant que le sociologue, concevra aisément qu'un individu qui a des désirs qui dépassent ses capacités, ou la capacité de son milieu à les satisfaire, a de bonnes raisons d'être frustré et agressif par la suite.

CHAPITRE 3

LES MODÈLES CENTRÉS SUR LA NOTION D'AGRESSIVITÉ

L'essentiel des études expérimentales sur le problème des médias et de la violence a consisté à montrer l'impact des contenus médiatiques violents sur l'agressivité des individus. Les études expérimentales classiques de Bandura¹⁹, de Berkowitz²⁰, ou de Lefkowitz, Eron, Walder et Huesmann²¹ ne permettent donc pas de savoir si la violence à la télévision augmente la violence ou la criminalité dans la société, mais elles permettent indirectement de savoir si la violence médiatique peut provoquer de l'agressivité: un tel état psychologique étant vu, généralement, comme une condition nécessaire bien que non suffisante de l'apparition de la violence sociale.

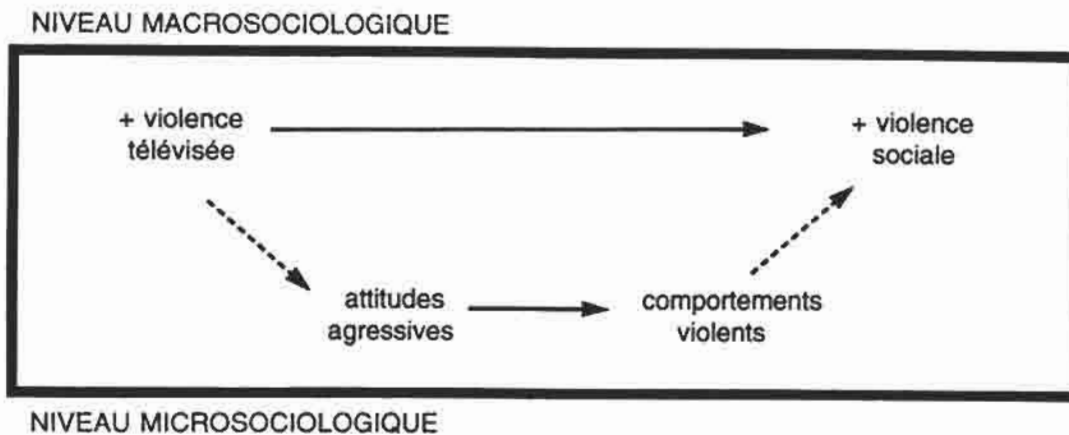
Faisant appel à des dispositifs et protocoles de recherche des plus variés, les études expérimentales montrent très majoritairement que les scènes de violence rendent les sujets plus agressifs, notamment lorsqu'ils souffrent de frustration. En clair, le schéma causal consiste à dire que la violence médiatique (notamment à la télévision) développe des attitudes agressives, que ces attitudes conduisent à des comportements violents, et qu'ensuite on peut imaginer qu'il se développe dans la réalité une plus grande violence sociale (Figure 4).

¹⁹ Voir notamment: BANDURA, A. What TV Violence Can Do to Your Child. Dans Otto N. Larsen, *Violence and the Mass Media*. New York, Harper & Row, 1968, p. 123-139.
BANDURA, A.; ROSS, D. et ROSS, S.A. Imitation of Film-Mediated Aggressive Models. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 66, no. 1, 1963a, p. 3-11.

²⁰ Outre les titres cités en bibliographie, voir notamment:
BERKOWITZ, L. Violence in the Mass Media. Dans Leonard Berkowitz. *Aggression: A Social Psychological Analysis*. New York, McGraw Hill, 1962, p. 229-255.
BERKOWITZ, L.; CORWIN, R. et HEIRONIMOS, M. Film Violence and Subsequent Aggressive Tendencies. *Public Opinion Quarterly*, vol. 27, no. 2, 1963, p. 217-229
BERKOWITZ, L. et RAWLINGS, E. Effects of film Violence on Inhibitions Against Subsequent Aggression. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 66, no. 3, 1963, p. 405-412.
BERKOWITZ, L. et GEEN, R.G. Film Violence and the Cue Properties of Available Targets. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 3 no. 5, 1966, p. 525-530.

²¹ LEFKOWITZ, M.M.; ERON, L.D.; WALDER, L.O. et HUESMANN, L.R. Television Violence and Child Aggression: A Follow-Up Study. Dans George A. Comstock et Eli A. Rubinstein (dirs publ.). *Television and Social Behavior*, vol. 3, *Television and Adolescent Aggressiveness*. Washington, D.C., U.S. Government Printing Office, 1972, p. 35-135.
LEFKOWITZ, M.M.; ERON, L.D.; WALDER, L.O. et HUESMANN, L.R. *Growing Up to be Violent: A Longitudinal Study of the Development of Aggression*. New York, Pergamon Press, 1977.
LEFKOWITZ, M.M.; ERON, L.D.; WALDER, L.O. et HUESMANN, L.R. Preferences for Televised Contact Sports as Related to Sex Differences in Aggression. *Developmental Psychology*, vol. 9, no. 3, 1973, p. 417-420.

Figure 4



Cette dernière extrapolation est par contre loin d'être certaine: la violence télévisée peut développer des attitudes agressives, mais il est loin d'être sûr que les attitudes agressives mènent à des actes violents et à un plus haut taux de criminalité. On serait donc tenté de croire que les études expérimentales centrées sur la notion d'agressivité arrivent à établir le lien entre le niveau macro et le niveau micro (de la violence médiatique aux attitudes agressives), tandis que le retour du micro (comportements violents) au macro (violence sociale) est déduit comme une conséquence nécessaire mais non prouvée.

Le défaut majeur des études expérimentales, sur le plan micro-macro, est de rester muettes sur la possibilité qu'un comportement violent observé expérimentalement puisse se transformer en comportement violent socialement. Les conditions de laboratoire ne permettent pas de savoir comment un individu va agir dans sa réalité normale et quotidienne lorsque son agressivité augmente. Le meurtre, le viol ou le vol avec effraction ne sont pas des comportements observables en laboratoire: la violence sociale réelle ne peut être observée qu'en situation réelle. Les psychologues expérimentaux peuvent créer une situation expérimentale telle qu'ils verront un comportement violent surgir après la sollicitation d'une attitude agressive, mais ils ne peuvent que spéculer sur la possibilité que leurs observations en laboratoire puissent se vérifier dans la réalité. Frapper, dans un contexte expérimental, un sac de sable ou une poupée est une chose, blesser véritablement quelqu'un, en contexte naturel, en est une autre.

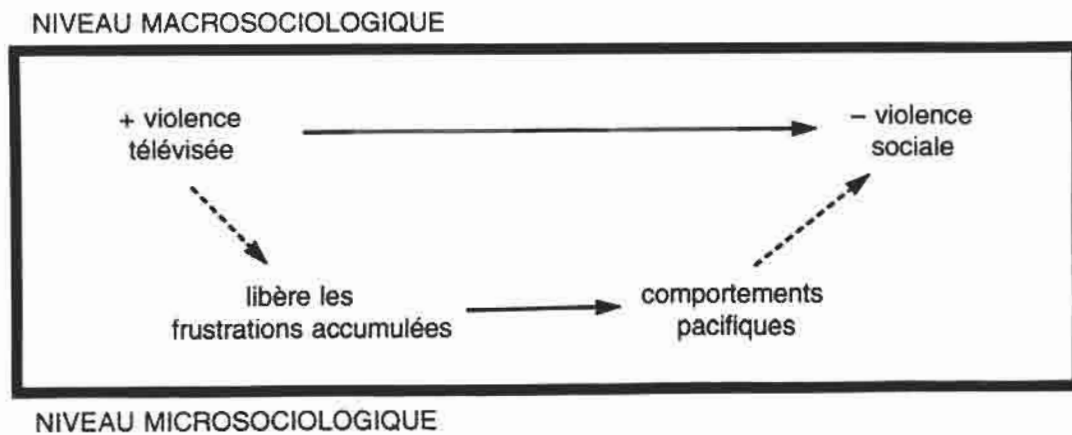
Le raccordement du niveau macro au niveau micro souffre aussi de quelques faiblesses en situation expérimentale. La violence médiatique comme variable indépendante macrosociologique est pratiquement impossible à reproduire en situation expérimentale. La violence télévisuelle est un flot de messages des plus hétérogène, entrecoupé de publicités, d'activités menées en parallèle par les individus (on regarde la télévision tout en faisant autre chose), à l'intérieur de genres fictifs et non fictifs des plus diversifiés, regardés avec la famille ou les amis; bref, dans un contexte d'exposition continu et cycliquement déterminé que les protocoles expérimentaux les plus complets n'arrivent que très partiellement à reproduire.

La grande force des études expérimentales, dans la problématique des médias et de la violence comme dans plusieurs autres problématiques similaires quant à la forme, réside surtout sur le plan des propositions microsociologiques. Rien qui ne soit un mystère dans cette constatation: la psychologie et la psychologie sociale veulent vérifier le lien de causalité entre certaines variables qui sont des attributs des individus sur le plan affectif, émotif, cognitif ou comportemental. La thèse de l'agressivité, notamment lorsqu'elle est formulée dans la perspective des relations entre les attitudes

et les comportements, peut se permettre de puiser dans un vaste répertoire d'études et de théories (la théorie de l'apprentissage social; la théorie de la stimulation (*arousal theory*) ou celle de la désinhibition) qui ont essentiellement formulé des propositions sur la psychologie individuelle.

Tout ce qui vient d'être dit vaut aussi pour la théorie de la catharsis, dans la mesure où elle est centrée sur la notion d'agressivité. Cette thèse, en effet, postule que le fait de vivre une émotion agressive par imagination ou identification (à travers un récit fictif par exemple) libère l'individu de son agressivité (Figure 5). Ainsi, le fait de regarder un contenu télévisuel violent permettrait aux individus de se libérer de certaines frustrations accumulées et d'adopter ensuite des comportements plus pacifiques. Certains dirigeants des médias invoquent encore aujourd'hui cette théorie pour justifier les contenus violents de la télévision. La violence télévisée permettrait aux individus de se libérer «pacifiquement» de leur agressivité, sans que quelqu'un en fasse les frais.

Figure 5



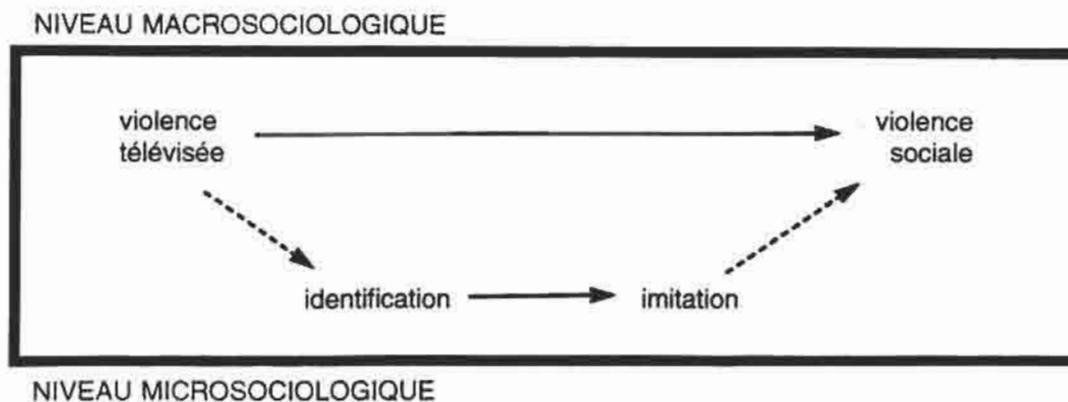
Parce qu'un tel modèle fut essentiellement testé en laboratoire, il possède les qualités et les défauts, du moins sur le plan micro-macro, de la thèse précédente qui, pourtant, affirme le contraire. La proposition microsociologique est difficilement contestable, alors que les propositions de transition (du macro au micro et vice versa) posent des problèmes de validité externe. Par ailleurs, la thèse d'un effet cathartique de la violence médiatique sur la violence sociale est non seulement contestable sur le plan de la validité externe, mais aussi quant à sa validité interne: à peu près tous les chercheurs s'entendent pour dire que la vision cathartique de l'agression n'a pas été confirmée sérieusement.

CHAPITRE 4

LES MODÈLES CENTRÉS SUR LES NOTIONS D'IDENTIFICATION ET D'IMITATION

Inspirés par les théories de l'apprentissage social, les théories cognitivistes ou, plus loin de nous, par la psychanalyse, voire par les travaux de Gabriel Tarde (*Les lois de l'imitation*, 1890), plusieurs modèles ont tenté d'intercaler entre la violence médiatique et la violence sociale les processus microsociologiques de l'identification ou de l'imitation. Un schéma de causalité qui vient immédiatement à l'esprit est celui qui propose une transition macro-micro par le biais d'une proposition microsociologique affirmant que l'identification du téléspectateur à un personnage violent suscitera un comportement d'imitation (Figure 6).

Figure 6



Un tel modèle suppose, du moins dans le cadre de la théorie de l'apprentissage social, que les individus (en l'occurrence les enfants) imiteront le comportement des gens à la télévision, exactement comme ils le font lorsqu'ils imitent leurs parents ou leurs pairs afin d'acquérir des habiletés sociales ou cognitives. Les recherches accumulées au sein de cette école ont montré, de façon plutôt convaincante, que les enfants ont tendance à imiter les comportements agressifs vus au cinéma ou à la télévision lorsque de tels comportements ne sont pas punis ou, plus encore, lorsqu'ils sont récompensés; lorsque la violence paraît justifiée et que ses conséquences (blessures, souffrance, infirmités, sang, etc.) sont voilées; lorsque des adultes présents ne désapprouvent pas les actes montrés à l'écran; lorsque les pairs présents tendent aussi à imiter les actes agressifs observés à l'écran; lorsque l'agressivité du modèle à l'écran s'exprime à l'endroit d'objets inanimés plutôt que vis-à-vis des personnages vivants; et lorsque le personnage agressif est sympathique aux yeux du spectateur. On a aussi observé que la violence ritualisée (comme celle des *westerns*) suscite moins d'agressivité que la violence non ritualisée (d'où l'importance de la signification attribuée); que les contenus violents augmentent l'agressivité et l'imitation des spectateurs lorsqu'ils sont frustrés, irrités

ou de mauvaise humeur; et, enfin, que la violence filmée réelle entraîne, toutes conditions égales par ailleurs, davantage d'agressivité que la violence fictive.²²

Les recherches accumulées dans le cadre de la théorie de l'apprentissage social ont montré que les spectateurs n'ont pas nécessairement besoin de s'identifier aux personnages violents pour ensuite les imiter. Par contre, lorsqu'un spectateur tend à s'identifier à un personnage violent, les risques d'imitation sont plus élevés. Il semble d'ailleurs que l'imitation peut tout aussi bien être une condition préalable à tout processus d'identification que le contraire, comme si le comportement d'imitation créait l'attitude d'identification tout autant que l'inverse²³. Mais l'essentiel du problème qui nous préoccupe ne se trouve pas dans les propositions strictement microsociologiques, il réside précisément dans l'assemblage conceptuel et théorique nous permettant de franchir adéquatement les niveaux micro et macro. Or, les concepts d'identification et d'imitation ont pour caractéristique d'être des concepts qui ne sont pas exactement des attributs des individus comme la scolarité, la profession, les attitudes ou les motivations, ni des concepts qui caractérisent les propriétés émergentes des interactions sociales, des institutions et des agrégats collectifs (inégalité, hétérogénéité, bureaucratisation, capitalisme, socialisme, démocratie, etc.). En fait, ils font partie de ces concepts qui définissent des processus reliant le niveau individuel au niveau collectif (socialisation, ségrégation, uniformisation, intégration, normalisation, rôle, conséquences non voulues, effets contreproductifs, fonction latente, etc.).

Dean Gerstein a bien souligné cette caractéristique singulière de la notion d'identification:

A principal aspect of linkage processes which connects social parts with social wholes and members with groups is identification. This is a transaction in which some degree of individuality and individuated interest and control is lost or forgone in the process of combination with other actors (...) Identification solves two kinds of behavioral problems. It standardizes expectations in certain domains for large numbers of individuals or social units that may be treated identically insofar as group membership determines treatment. Conversely, it economizes normative standards by supplying a relatively standard package of attitudes and behaviors that some may adopt toward others in terms of their group membership²⁴.

En s'identifiant à un personnage de fiction, le spectateur fait plus que s'associer à un individu singulier: il normalise ou crée une cohérence dans ses attentes qui le font adhérer à un groupe de référence, et il se voit offrir une conduite type, un amalgame d'attitudes et de comportements parmi lesquels il pourra sélectionner en fonction de l'attente en jeu. La notion d'identification permet ainsi de surmonter le behaviorisme primaire de la notion d'imitation, en insistant sur le tableau de significations que les spectateurs partagent avec les personnalités publiques ou les personnages de fiction. Les individus qui sont tentés de le faire ne se contentent pas d'imiter bêtement les actes violents vus dans les médias. Lorsqu'ils le font, c'est foncièrement dans un univers de significations que le concept d'identification peut restituer ou reconstituer en partie.

²² LEYENS, J.-P.; PARKE, R.D.; CAMINO, L. et BERKOWITZ, L. Effects of Movie Violence on Aggression in a Field Setting as a Function of Group Dominance and Cohesion. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 32, no. 2, 1975, p. 346-360.

LEYENS, J.P., *Psychologie sociale*, Bruxelles, Mardaga, 1979.

²³ LEFKOWITZ, M.M. et HUESMANN, L.R., Concomitants of Television Violence Viewing in Children. Dans Edward L. Palmer et Aimee Dorr (dirs publ.), *Children and the Faces of Television: Teaching, Violence, Selling*. New York, Academic Press, 1981.

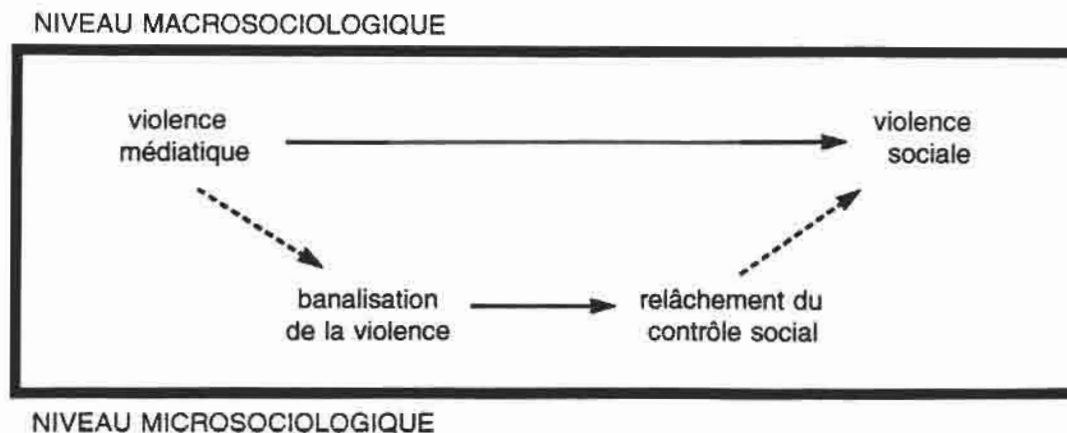
²⁴ GERSTEIN, D.R., To unpack micro and macro: link small with large and part with whole, dans Alexander, J.C., et al. *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 99-100.

CHAPITRE 5

LES MODÈLES CENTRÉS SUR LA NOTION DE CONTRÔLE SOCIAL

Parmi les thèses qui font appel à la notion de contrôle social s'en trouve une, la thèse que nous nommerons de la banalisation, qui consiste à dire que la violence télévisée en vient à nous présenter comme banal et presque normal l'usage de la violence dans nos sociétés, à nous immuniser émotionnellement lorsque nous sommes témoins de violence réelle, à accepter la violence comme quelque chose de naturel et à ne plus réagir pour faire comprendre à ceux qui commettent des gestes violents que c'est mal de le faire. Il s'agit donc d'une sorte de désensibilisation affective, d'apathie, doublée d'une réaction cognitive, d'une attitude acquise ou d'un processus de socialisation à l'effet que la violence est très souvent un moyen légitime, parce que le seul disponible, pour régler des problèmes aussi bien personnels que collectifs. Une telle banalisation de la violence, surtout lorsqu'elle prend la forme d'une attitude collective fortement structurée, conduirait directement à un relâchement du contrôle social de la violence, d'où en bout de course une augmentation de la violence sociale.

Figure 7



La thèse de la banalisation n'a jamais, à notre connaissance, été modélisée sous cette forme (Figure 7). Et pourtant, une de ses propositions implicites est de supposer un relâchement du contrôle social de la violence. La proposition microsociologique qu'elle contient ne pose pas de problèmes majeurs de logique psychologique: une tendance croissante à la banalisation de la violence fait sans doute en sorte que la surveillance de la criminalité et de la violence privée sera réduite d'autant. C'est en ce sens qu'il y aura relâchement du contrôle social de la déviance. La relation de causalité est peut-être réversible, mais ce n'est pas ce qui importe dans ce modèle.

Les études empiriques qui ont pris au sérieux l'hypothèse de la banalisation (les chercheurs américains parlent de «desensitization hypothesis») ont essentiellement tenté de vérifier la proposition première du schéma de causalité plus complexe que nous avons esquissé, à savoir que la violence médiatique désensibilise les individus à la violence. Les quelques études qui ont essayé

de mettre à jour un tel processus²⁵ ont cru fournir des preuves montrant que plus un individu est exposé à des scènes de violence dans les médias, moins il est sensible aux nouvelles expériences de violence médiatique qu'il est appelé à vivre. Ces recherches fournissent par ailleurs quelques preuves expérimentales à l'hypothèse affirmant que l'exposition accrue des individus à la violence médiatique les désensibilise aux événements violents réels qu'ils pourraient vivre à titre de témoins par exemple.

Cette proposition, qui va du niveau macro au niveau micro, renferme un contenu cognitif certain qui rend le passage d'un niveau à l'autre acceptable et intelligible: les individus seraient moins sensibles à la violence parce que les médias exhibent de manière intensive et extensive un ensemble de contextes où elle paraît légitime et justifiée. Toute proposition macro-micro qui présente une dimension cognitive subjectivement compréhensible facilite mieux le passage d'un niveau à l'autre qu'une proposition plus behavioriste affirmant que la violence médiatique engendre une attitude agressive. Pourquoi? Parce qu'elle fait sens avant même d'être vérifiée et qu'elle offre de meilleurs indices qu'une proposition non empathique sur le sens de la relation (est-ce X qui influence Y; Y qui influence X; X et Y qui s'influencent mutuellement ou qui sont sous l'emprise d'une troisième variable?).

La proposition à l'effet que la violence médiatique engendre des attitudes agressives et, ensuite, un comportement violent, n'offre pas d'aussi bonnes conditions d'interprétation. En fait, une telle proposition laisse perplexe quant au sens possible de la relation causale: pourquoi la violence médiatique n'engendrerait-elle pas un comportement violent d'abord et une attitude agressive ensuite? En retour, le modèle de la banalisation propose un schéma de causalité qui ne va, au niveau micro, que dans un seul sens: de la désensibilisation face à la violence vers le laxisme quant à son contrôle social. Parce que cette dernière hypothèse permet d'avoir un recours plus direct au sens commun, elle dévoile plus facilement son orientation causale qu'une proposition non directement significative.

Dans le modèle de la banalisation, la troisième proposition est certainement la plus importante des trois, bien qu'elle soit la plus négligée par les chercheurs en communication de masse. Elle pose, comme on le voit dans le schéma, qu'un relâchement du contrôle social engendrera une plus grande violence. Cette proposition est intéressante pour plusieurs raisons. Si on considère le contrôle social comme une activité qui implique davantage les citoyens que les appareils (justice, police, institutions carcérales, etc.), on aura raison de croire que la banalisation par tous de la violence peut résulter en une plus grande violence. Non pas parce que ceux qui rendront ordinaire la violence se mettront à en commettre plus, mais plutôt parce qu'ils se mettront dans une disposition telle qu'ils toléreront des actes que le législateur, lui, considère comme criminels.

Les criminologues savent bien que le droit pénal et le code criminel ne sont rien sans les citoyens, que l'efficacité de la répression du crime dépend plus des conceptions que les gens se font du juste

²⁵ CLINE, V.B.; CROFT, R.G. et COURRIER, S. Desensitization of Children to Television Violence. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 27, no. 3, 1973, p. 260-365.

DRABMAN, R.S. et THOMAS, M.H. Does Media Violence Increase Children's Toleration of Real-Life Aggression? *Developmental Psychology*, vol. 10, no. 3, 1974, p. 418-421.

DRABMAN, R.S. et THOMAS, M.H. Children's Imitation of Aggressive and Pro-Social Behavior when Viewing Alone and in Pairs. *Journal of Communication*, vol. 27, no. 3, 1977, p. 199-205.

THOMAS, M.H.; HORTON, R.W.; LIMMINCOTT, E.C. et DRABMAN, R.S. Desensitization to Portrayals of Real-Life Aggression as a Function of Exposure to Television Violence. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 35, no. 6, 1977, p. 450-458.

THOMAS, M.H. et DRABMAN, R.S. Toleration of Real-Life Aggression as a Function of Exposure to Televised Violence and Age of Subject. *Merrill-Palmer Quarterly*, vol. 21, no. 3, 1975, p. 227-232.

et de l'injuste que des appareils eux-mêmes de répression. Maurice Cusson écrit à ce sujet que «s'il existe une activité de l'État qui requiert la collaboration des citoyens, c'est bien la répression du crime. En effet, la plupart des délits ne sont connus de la police que parce que les victimes ou des témoins les dénoncent. Si on criminalisait des actes que les citoyens ne trouvent pas répréhensibles, ceux-ci cesseraient de collaborer et les autorités deviendraient, à toutes fins utiles, impuissantes. La loi ne serait plus qu'un chiffon de papier²⁶.» On comprend alors en quoi un relâchement du contrôle social peut engendrer une plus grande criminalité, violente ou non. Si, à cause de l'image qu'en donnent les médias et la télévision, les individus en viennent à moins se scandaliser de la violence et à la trouver, par plusieurs de ses aspects ou manifestations, normale, il est raisonnable de penser qu'un abaissement du contrôle social risque d'engendrer la violence.

La thèse de la banalisation tient sa force là où les chercheurs ne l'ont pas explorée. Tous les spécialistes en communication s'entendent pour dire que, parmi les facteurs de la violence, les médias de masse ne sont pas les plus déterminants. La télévision, la presse ou le cinéma seraient des déterminants plutôt mineurs de la violence. Si la télévision actuelle contribue à la violence sociale, ce n'est sans doute qu'indirectement, en laissant jouer les facteurs lourds et en incitant les individus à ne pas intervenir face aux actes de violence dont ils sont témoins. Parce qu'elle est impersonnelle, bien qu'omniprésente dans la vie quotidienne du plus grand nombre, la télévision peut difficilement, uniquement par elle-même, convaincre un individu de commettre un acte aussi lourd de conséquence qu'un meurtre, un viol ou un délit avec coups et blessures. Par contre, la télévision peut inciter à ne pas agir face à la violence. Demeurer inerte face à la violence est une attitude nettement moins lourde de conséquences, sur le plan individuel, que celle d'agir avec violence. La télévision, en regard de sa capacité de persuasion, stimule certainement plus les comportements et les attitudes qui apparaîtront, aux yeux de chacun des individus, sans trop de conséquences graves pour leur personne.

D'autres dispositions psychologiques que la seule banalisation de la violence peuvent conduire à un relâchement du contrôle social. L'exagération de la violence réelle par la télévision en est une. La proposition de niveau macro-micro à l'effet que la violence médiatique engendre une vision exagérée ou amplifiée de la violence sociale est une thèse rendue célèbre par les travaux de George Gerbner et son équipe du Annenberg School of Communications²⁷. La thèse de l'incubation consiste à dire que le principal effet du contenu amplement violent de la télévision est de déformer la réalité quant à la nature violente de la société qui nous entoure. En comparant les gros consommateurs de télévision à ceux qui la regardent moins, George Gerbner et ses collaborateurs observent qu'en général les télévotants surestiment le nombre des personnes victimes de crime; ils sont plus nombreux que les téléspectateurs occasionnels à croire qu'il est dangereux de marcher seul la nuit dans une grande ville et que dans le monde c'est la loi du chacun-pour-soi qui domine; ils sont aussi plus nombreux à penser que le monde est violent et à développer un sentiment de crainte, de pessimisme et de peur. En somme, la télévision cultiverait une vision exagérée de la violence.

²⁶ CUSSON, M., *Délinquants pourquoi?*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1989, p. 22.

²⁷ Outre les articles et ouvrages de cette équipe cités en bibliographie, voir plus particulièrement les titres suivants:

GERBNER, G. et GROSS, L. Living With Television: The Violence Profile. *Journal of Communication*, vol. 26, no. 2, 1976a, p. 173-199.

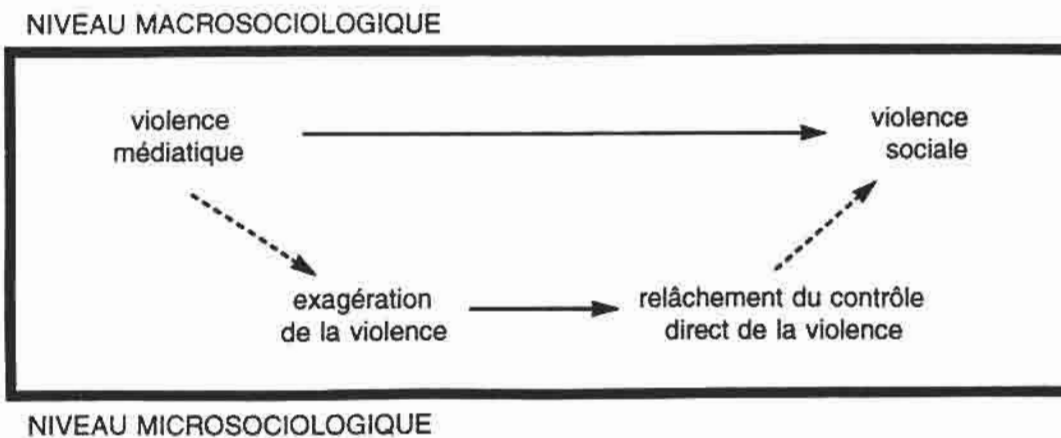
GERBNER, G. et GROSS, L. The Violent Face of Television and its Lessons. Dans Edward L. Palmer and Aimee Dorr (dirs publ.), *Children and the Faces of Television: Teaching, Violence, and Selling*. New York, 1981, p. 149-162.

GERBNER, G.; GROSS, L.; MORGAN, M. et SIGNORIELLI, N. The "Mainstreaming" of America: Violence Profile no. 11. *Journal of Communication*, vol. 30, no. 3, 1980, p. 10-29.

Ce schéma de causalité fait partie des conclusions les plus affirmées du très important rapport sur la télévision et la violence réalisé, en 1982, par le *National Institute of Mental Health* des États-Unis. Huesmann faisait alors remarquer que plus une personne regarde la télévision, plus elle craint d'être impliquée dans un événement violent et, dans un troisième temps, plus elle considère comme légitime l'usage de la violence dans certaines situations²⁸.

Or, en suscitant une évaluation exagérée de la violence réelle et une peur démesurée du monde extérieur et des milieux de la criminalité, la télévision peut avoir pour conséquence d'inviter les individus à ne pas se mêler des affaires des autres, à ne pas se mettre en situation de danger à titre de témoins d'un acte criminel. Non seulement les individus pourraient avoir tendance à rester chez eux de peur d'être agressés, mais en plus ils éviteraient d'intervenir dans les situations d'agression, d'agir comme arbitres, de neutraliser les agresseurs, de calmer les esprits ou de faire part de leur jugement moral aux protagonistes. Par un effet de la télévision, leur participation directe au contrôle social des situations de violence se trouverait diminuée, comme si l'évaluation exagérée de la violence réelle qu'un tel média peut favoriser menait à ce qu'on pourrait appeler un relâchement du contrôle direct de la violence (Figure 8).

Figure 8

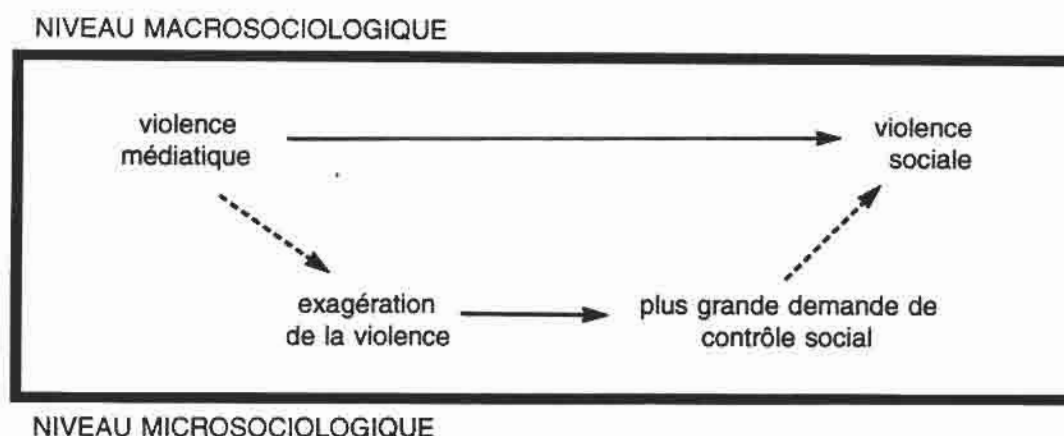


Par contre, il se pourrait bien que la vision grossie de la violence inculquée par la télévision conduise les individus vers une plus grande participation indirecte au contrôle de la violence et de la criminalité (Figure 9). Bien sûr, lorsque les théoriciens de l'école d'Annenberg constatent que les individus qui regardent abondamment la télévision (quatre heures et plus par jour) craignent davantage la violence et le monde extérieur que les téléspectateurs occasionnels, ils en tirent la conclusion que la télévision est un mécanisme de contrôle social aussi fort que la police, puisqu'elle engendre chez les dominés des sentiments de peur face au pouvoir des dominants. Mais il se pourrait bien aussi que cette angoisse de la violence induite par la télévision pousse les individus à exiger des gouvernements qu'ils prennent des mesures plus «violentes» pour enrayer le crime (la peine de mort, l'emprisonnement préventif des individus soupçonnés de crime, des policiers mieux armés et plus libres d'utiliser la force) ou à voter pour des partis politiques qui proposent des mesures de correction plus sévères et des appareils de répression toujours plus gros (plus de prisons, de plus grands

²⁸ HUESMANN, L.R. Television Violence and Aggressive Behavior. Dans David Pearl, Lorraine Bouthilet, et Joyce Lazar (dirs publ.). *Television and Behavior*, vol. 2, *Technical Reviews*. Rockville, M.D., National Institute of Mental Health, 1982, p. 126-137.

effectifs policiers, etc.). En somme, c'est comme si on exigeait une plus grande violence étatique (ou légitime) pour juguler une certaine violence privée (ou illégitime).

Figure 9



Tout modèle construit autour de la notion de contrôle social de la violence devra considérer attentivement ces deux modalités (directe et indirecte) de participation des citoyens dans le maintien ou non de l'ordre et de la paix sociales. Le vote, le sondage d'opinion, la tribune téléphonique, le courrier du lecteur, la police d'assurance, la plainte impersonnelle auprès du député, des corps policiers ou des responsables administratifs d'une institution sont autant de moyens indirects permettant aux individus qui désirent un plus grand contrôle social d'exprimer leur demande. Jamais ces moyens n'ont été aussi nombreux et diversifiés, offrant ainsi à chacun la possibilité de se désengager du contrôle social direct de la violence.

Il est tentant de rapprocher ce dernier schéma de causalité des thèses de Michel Foucault sur la prison²⁹. Foucault, on le sait, se fait fort de montrer que la prison est une école du crime. Elle forge, avec la matière brute des petits délinquants, des criminels professionnels récidivistes. Si la violence télévisée augmente la demande publique des mécanismes de contrôle social, en l'occurrence la prison, la violence sociale qui en résulte n'en serait pas réduite pour autant, car la prison augmente la criminalité de façon absolue. Pourquoi une telle institution se maintient-elle si elle n'a que des effets négatifs? La réponse de Foucault est simple. La prison se maintient parce qu'elle sert les intérêts de la classe dominante. Comment? En mettant en place ce qu'il appelle un «illégalisme voyant», celui des classes populaires et des dominés, au profit d'un illégalisme caché, économique, celui de la classe dominante.

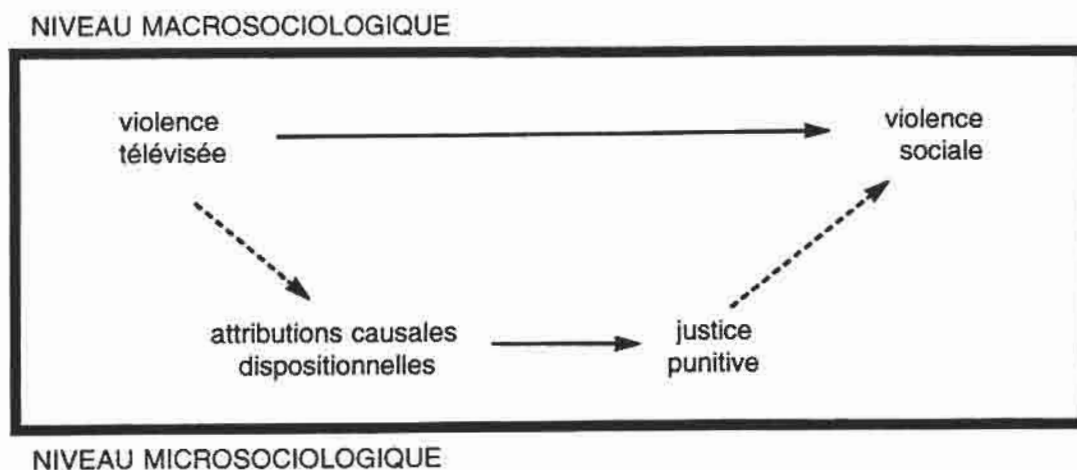
Les interprétations de Gerbner et ses collègues sur les effets de la télévision quant aux croyances des individus ne sont pas très loin d'un tel raisonnement. La télévision, seraient-ils tentés de dire, remplit nettement mieux ce rôle que la prison. Elle expose au grand jour l'illégalisme violent des classes populaires et suscite à son sujet une peur démesurée, alors que l'illégalisme non violent des gens riches, brillants et scolarisés n'est jamais vu comme dangereux. Au contraire, face à l'illégalisme des dominants, au crime économique, c'est l'admiration du téléspectateur qui est recherchée. Pour Foucault comme pour Gerbner, la violence est intrinsèque à l'ordre social. Sans la violence des classes populaires, pas de police; pas de police, pas d'ordre social. La violence est partie prenante des rapports entre les classes sociales. L'État peut s'approprier le monopole de la violence légitime

²⁹ FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

si, et seulement si, il existe une violence illégitime qui, symboliquement, fait le poids: la violence des dominés.

Leo Barrile se situe, pour ainsi dire, à l'intérieur de ce paradigme, lorsqu'il affirme que la vision amplifiée de la violence réelle que suscite la télévision encourage une justice de type punitif plutôt que préventif. La thèse de Barrile³⁰ met le doigt sur un facteur cognitif qui permet de mieux caractériser la dimension microsociologique du problème de la violence à la télévision, en soutenant que ce ne sont pas tous les genres d'interprétations qui sont permis. La mise en scène du crime et de la violence, dit-il, est construite de telle façon qu'elle favorise les attributions causales dispositionnelles plutôt que contextuelles (Figure 10). La cause d'un crime ou de la violence, selon l'image qu'en donne la télévision, réside moins dans l'environnement du personnage violent que dans ses dispositions psychologiques les plus profondes.

Figure 10



La scénarisation de la violence n'offre pas beaucoup de choix au téléspectateur. Les actes violents sont le fait d'individus violents qui ont des problèmes de personnalité. C'est la perspective personnalisée du crime plutôt que sociologique (insistant sur les causes sociales) qui est enseignée à l'auditoire. Les explications du crime et de la violence suivant des facteurs externes (pauvreté, chômage, discrimination, racisme, étiquetage social, valeurs de réussite à tout pris, etc.) ont la part congrue. L'effet culturel premier de la télévision est moins un vague sentiment de peur et de crainte que celui d'une attitude profondément entretenue qui pousse l'individu à penser en termes de justice de châtime (*retributive justice*).

Dès lors que la culture télévisuelle encourage auprès de l'opinion publique un point de vue favorable à une justice punitive, elle infère chez l'individu une attitude tout aussi favorable à l'usage de la violence par le corps policier, au détriment bien souvent des droits les plus élémentaires des prévenus. C'est ainsi que la violence télévisée engendre une plus grande violence sociale, en légitimant le recours aux institutions les plus répressives et aux moyens les plus cruels pour contenir la violence privée. La télévision favoriserait la violence étatique, mais cette violence serait un moindre mal pour contrer une violence privée carrément illégale qui risque d'être toujours plus considérable si on ne prend pas les moyens nécessaires pour l'enrayer.

³⁰ BARRILE, Leo, «Television and attitudes about crime» in R. Surette, *Justice and the Media*, Springfield, C. Thomas, 1984.

Lorsque les criminels sont vus comme les principaux responsables de leur crime, il est normal de voir l'opinion publique tendre vers une justice punitive, car quoi d'autre que la punition et la dissuasion peut arriver à contrôler le crime? Si, par contre, les criminels ne sont pas vus comme les principaux responsables de leurs actes, il est normal alors de voir les individus tendre vers une justice de type social, une justice qui verrait à solutionner le crime à la source, en améliorant les situations sociales de ceux qui peuvent avoir des raisons de s'adonner au crime. Une vision exagérée et paranoïaque de la violence n'encourage donc pas une justice de type social qui verrait à réduire les inégalités et à lutter contre le crime par des moyens préventifs, bien au contraire. La criminophobie que développent les téléspectateurs les plus assidus les fait adhérer au principe que la seule justice possible est une justice curative, une justice après l'acte, où il est permis à l'État de prendre tous les moyens, même les plus violents, pour contrôler la criminalité violente.

Toute recherche sur les médias et la violence qui se propose de vérifier l'un ou l'autre des schémas de causalité ci-hauts centrés sur la notion de contrôle social devrait, pensons-nous, commencer par une analyse de contenu appropriée du contrôle social de la violence que suggère la télévision, aussi bien dans ses nouvelles que dans ses séries de fiction. Les analyses de contenu strictement quantitatives de mesure du taux de violence, comme celles que mène l'école d'Annenberg depuis près de vingt ans, sont insuffisantes ici. L'accent devra être mis sur le sens de cette violence, non seulement pour ceux qui la font mais aussi pour ceux qui s'attribuent la tâche de la contenir ou de la punir.

Les travaux sur le contrôle et la régulation sociale de la déviance offrent pour cela une documentation de premier choix. Le criminologue Maurice Cusson a fait une synthèse remarquable des mécanismes de contrôle social dont disposent les hommes pour maintenir le crime dans des limites raisonnables³¹. Traitement thérapeutique, justice, morale et dissuasion sont les quatre moyens qu'il passe en revue pour en montrer l'efficacité respective. Les médias et la télévision exposent très rarement la violence sans faire référence à son contrôle social. L'un ou l'autre de ces mécanismes est généralement à l'oeuvre, en arrière plan, aussi bien dans la nouvelle ou l'émission d'affaires publiques que dans le récit dramatique.

Avant de passer au crible de la vérification les modèles centrés sur la notion de contrôle social, les chercheurs auraient tout avantage à dresser le portrait détaillé de ce contrôle que dressent les médias; les mécanismes qui sont mis de l'avant, ceux qui sont préférés et ceux qui sont négligés. Sans doute y a-t-il un écart entre l'image qu'en donnent les médias et ce que ces mécanismes sont véritablement dans le monde réel. Sans doute aussi que la perception du public de ces mécanismes est plus près de l'image que les médias s'en font: leur nature et leur fonctionnement réels étant alors inconnus, voire déformés (peut-on penser que plus les individus regardent la télévision, plus leur perception du contrôle social est conforme à l'image qu'en donne la télévision?). Mais au-delà de ces intuitions, légitimes et vérifiables, la prise en compte des significations du contrôle social de la déviance produites par les médias permettra sans doute de mieux faire le pont entre les niveaux macro et micro, peu importe si la proposition microsociologique du modèle fait référence à un relâchement ou à un renforcement du contrôle social.

³¹ CUSSON, M., *Le contrôle social du crime*, Paris, PUF, 1983.

CHAPITRE 6

LES MODÈLES CENTRÉS SUR LE PROCESSUS D'ÉTIQUETAGE ET LES PRÉDICTIONS CRÉATRICES

Une première version des modèles qu'on pourrait construire à l'aide de la théorie de l'étiquetage démarre avec l'hypothèse que l'écoute de la télévision a des effets négatifs sur le développement des capacités cognitives de l'enfant, sa créativité et ses performances scolaires. Dans sa revue de littérature sur la question, Murray³² signale que les études les plus récentes commencent à suggérer que la télévision est une cause possible de la diminution des capacités d'apprentissage. Aux États-Unis, le *National Institute of Mental Health*³³ trouva suffisamment de preuves dans les enquêtes empiriques pour affirmer que la télévision, en son état actuel, engendre non seulement un comportement agressif, mais réduit la créativité et l'imagination des enfants. Considérant que la délinquance est étroitement associée à de faibles résultats scolaires, certains auteurs³⁴ suggèrent la possibilité que la télévision puisse exercer un effet important, quoique indirect, sur le comportement délinquant des jeunes gens.

Si nous pouvons nous permettre une interprétation et une adaptation libre de la théorie de l'étiquetage proposée par les sociologues interactionnistes (Figure 11), le processus se passe comme suit: la télévision et son flot d'émissions standardisées et violentes réduisent les capacités d'apprentissage des jeunes; ceux qui regardent beaucoup la télévision encourent beaucoup d'échecs scolaires; c'est d'abord leur performance qui est désignée comme mauvaise et, par la suite, eux-mêmes qu'on étiquette comme «mauvais»; ils intériorisent le jugement d'autrui et en viennent à se percevoir comme on les perçoit; s'en suit une ségrégation et un isolement du jeune qui se réfugie chez les exclus comme lui; il constate alors que les occasions légitimes d'action rétrécissent de plus en plus et que pour s'adapter à sa situation il devra adopter un comportement déviant; comportement qui sera déviant non pas par rapport à l'objectif de la réussite sociale (ici on sera conformiste), mais en fonction des moyens employés pour atteindre cette réussite sociale; commence alors le cercle vicieux de l'amplification de la déviance, les réactions de plus en plus stigmatisantes du milieu et, ultimement, l'usage de la violence comme façon de contrecarrer cette stigmatisation.

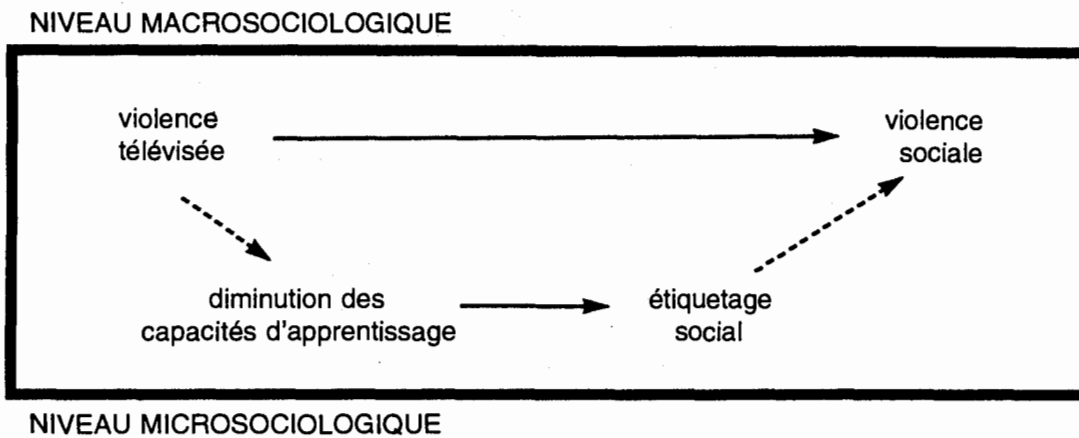
³² MURRAY, J.P. Television and Violence: Implications of the Surgeon-General's Research Program. *American Psychologist*, vol. 28, 1973, p. 472-478.

MURRAY, J.P. *Television and Youth: 25 Years of Research and Controversy*. Boys Town, Nebraska, Boys Town Center for the Study of Youth Development, 1980.

³³ Voir PEARL, David, Lorraine BOUTHILET et Joyce LAZAR (dirs publ.). *Television and Behavior*, vol. 2, *Technical Reviews*. Rockville, M.D., National Institute of Mental Health, 1982.

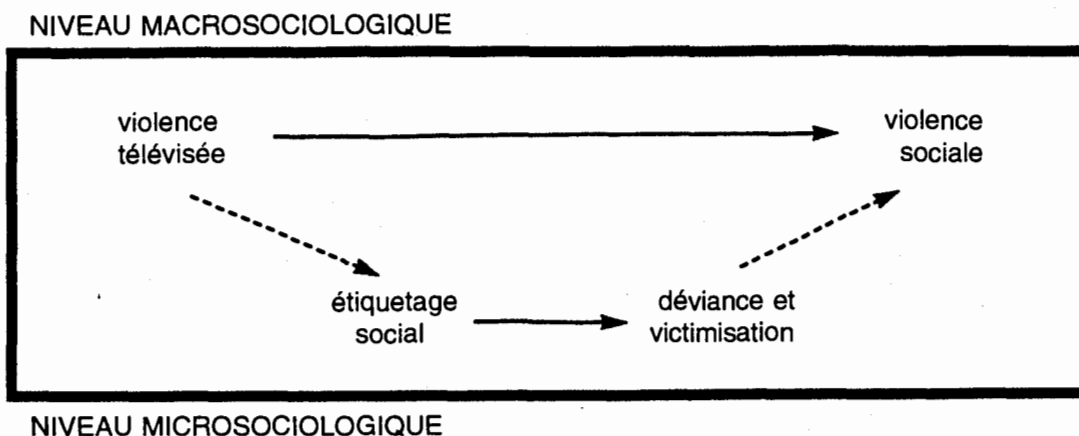
³⁴ LEWIS, R.G., The Media and Violent and Criminal Behavior, dans Surette, R., *Justice and the Media*, Springfield, C. Thomas, 1984.

Figure 11



Une seconde version de la théorie de l'étiquetage appliquée au problème des médias et de la violence consiste à dire que la violence médiatique mène directement à l'étiquetage social et amplifie, dans les interactions sociales réelles, les attitudes d'étiquetage et de contre-étiquetage (Figure 12). La télévision, par exemple, étiquette elle-même les individus, les groupes sociaux ou les catégories démographiques qu'elle considère comme des éléments potentiellement criminels (les jeunes hommes, blancs, célibataires) ou comme les principales victimes de la violence (les femmes, les personnes âgées, etc.) (Signorielli, 1990). La télévision expose de l'étiquetage et engendre à grande échelle, dans la vie réelle, des comportements de bannissement, de condamnation et d'hostilité. Les travaux des chercheurs en «cultivation analysis» (Gerbner et al.) suggèrent implicitement ce modèle sans véritablement avoir l'intention de le vérifier entièrement. Ils démontrent à souhait comment la télévision amplifie les stéréotypes dominants ou crée elle-même de nouveaux stéréotypes sur les agents sociaux concernés de près ou de loin par la violence. Les catégories sociales toujours exposées dans des rôles de victimes deviennent peut-être plus vulnérables encore, tandis que les catégories associées aux rôles violents en arrivent peut-être à se convaincre de la normalité de la violence chez elles.

Figure 12



Un tel modèle n'a pas besoin de l'hypothèse sur les effets scolaires de la télévision. Tout individu, peu importe son âge ou sa catégorie sociale, peut faire les frais d'un étiquetage médiatique le considérant comme appartenant à un groupe social violent ou vulnérable. Réagissant contre la stigmatisation et l'isolement auxquels on le soumet, l'individu catalogué comme violent développe un comportement déviant non pas par agressivité, mais par nécessité d'adaptation aux contraintes de sa situation sociale créée par une perception collective fautive et sans appel. L'étiquetage social dans ce modèle a une caractéristique particulière en regard du premier modèle: comme c'est la télévision qui distribue les étiquettes, comme elle construit des significations qui sont souvent décodées au niveau des identités collectives de chacun, l'étiquetage peut rapidement prendre la forme d'une conduite collective contre une autre collectivité, le plus souvent dans une opposition encore plus conflictuelle (les blancs contre les noirs, les femmes contre les hommes, les vieux contre les jeunes, les policiers contre les présumés criminels, les hétérosexuels contre les homosexuels).

La théorie de l'étiquetage est en arrière plan de plusieurs approches sur les médias et la violence. Jamais explicitement formulée et complètement intégrée dans le travail d'interprétation des données, elle est là comme une évidence savante, une proposition implicite tenue comme un a priori à une argumentation plus audacieuse qui croit pouvoir faire l'économie de certaines propositions microsociologiques. Or, la théorie de l'étiquetage fut formulée pour expliquer ce qu'en criminologie on appelle la récidive, plus exactement le passage de la déviance primaire (délit mineur insouciant) à la déviance secondaire (le délit comme moyen de se défendre contre les conséquences de la réaction sociale stigmatisante). Cette théorie est fortement contestée par les criminologues³⁵, car ce qu'ils ont observé c'est que les proches du délinquant ont à son endroit des réactions plutôt positives que négatives, ils cherchent à valoriser le délinquant et non à le dénigrer.

Les deux modèles exposés ci-haut (Figures 11 et 12) supposent bien davantage qu'un simple processus d'étiquetage social permettant de mieux comprendre en quoi la déviance primaire se transforme en déviance secondaire. Nous sommes confrontés avec eux au très complexe univers des prédictions, des préjugés et des stéréotypes qui créent leur propre réalité. L'étiquetage est alors un processus social d'interaction qui repose sur des attitudes, c'est-à-dire sur rien d'autre qu'une combinaison particulière de sentiments, de croyances et de tendances à agir à l'égard de l'autre qui pourraient le conduire, en bonne partie malgré lui, à la violence. La télévision a tout pour alimenter les stéréotypes et les généralisations touchant un groupe de personnes et les différenciant des autres. Elle a tout aussi pour entretenir les préjugés, les jugements hâtifs et les perceptions simplifiées. Les généralisations comme les jugements simplifiés sont des opérations cognitives normales et pratiquement inévitables, mais ils deviennent socialement effectifs et dangereux lorsqu'ils portent les individus à traiter l'information de manière toujours biaisée, pour justifier leurs sentiments et leurs comportements à l'égard d'un groupe qui, lui, n'aura d'autre choix que celui de réagir de manière violente et de tomber, si de tels préjugés se maintiennent, dans le cycle de la violence.

James Halloran³⁶ est un des rares chercheurs à avoir fait allusion à la thèse qu'il nomme «the labelling-amplification approach». Selon lui, les recherches ont montré que la couverture des mouvements sociaux, marches de contestation et autres conflits sociaux par les médias avait facilement tendance à tomber dans le sensationnalisme, l'exagération et les stéréotypes, les événements étant présentés de manière fragmentée, sans référence aux causes et aux enjeux, bref hors contexte. Or, les médias peuvent d'autant plus influencer la perception du public quant à la violence que la majorité des individus n'ont pas d'expérience personnelle directe de la violence. Cette perception déformée de la violence et des rapports sociaux peut avoir plusieurs conséquences, dont

³⁵ CUSSON, M., *Le contrôle social du crime*, Paris, PUF, 1983.

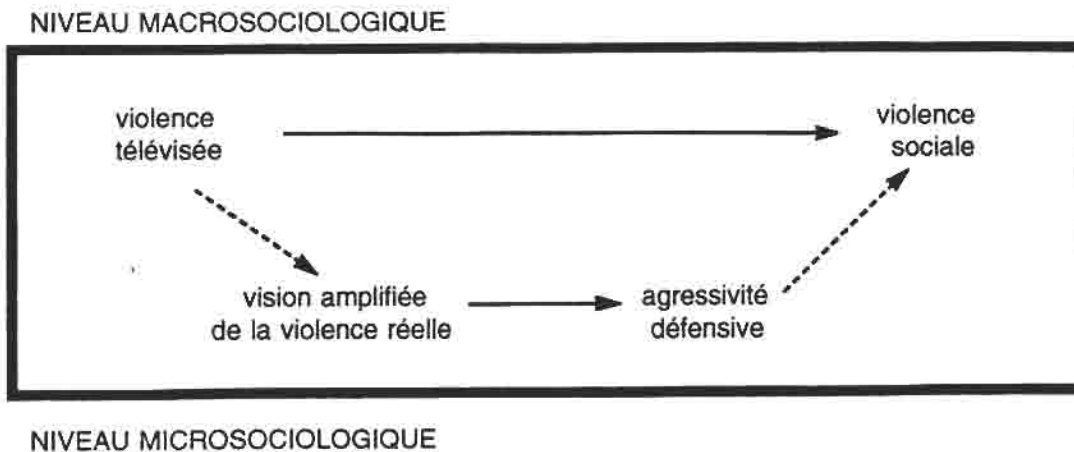
³⁶ HALLORAN, J.D. *Studying Violence and the Mass Media: A Sociological Approach*. Dans Charles Winick (dir. publ.), *Deviance and Mass Media*, Beverly Hills, C.A., Sage, 1978, p. 287-305.

celle d'alimenter les incompréhensions, les préjugés et les stéréotypes les plus grossiers, instigateurs de violence.

Les prédictions créatrices et toutes ces croyances qui créent une réalité qui les dépasse ont ceci d'intéressant: elles nous guident vers des modèles intelligibles et convaincants pour relier les niveaux micro et macro. Une croyance collective qui crée sa réalité est un micro-facteur qui fait émerger une macro-structure. C'est un ensemble disparate de cognitions identiques qui suscite une attitude collective d'extrême méfiance et une réaction tout aussi collective à cette méfiance, à savoir la violence, l'agressivité ou, plus largement, la déviance.

L'idée que la violence médiatique peut engendrer une vision exagérée de la violence réelle invite à énoncer une hypothèse prenant en compte, au niveau microsociologique, les phénomènes de l'étiquetage et des prédictions créatrices. Nous avons vu plus haut qu'une vision exagérée de la violence pouvait aussi bien engendrer un relâchement du contrôle direct, individuel, de la violence qu'une plus grande demande de contrôle étatique de cette violence. Or, une surestimation de la violence peut aussi pousser les individus vers une méfiance telle d'autrui qu'ils en viennent à être en permanence sur leur garde. Le processus se déroule comme si les individus, influencés en cela par la violence médiatique, en venaient à développer une agressivité défensive face à tout ce qui pourrait constituer, de près ou de loin, une menace à leur sécurité ou leur bien-être (Figure 13).

Figure 13



En soi, cette agressivité défensive participe à une plus grande violence sociale. Elle contribue, à tout le moins, à augmenter le potentiel de la violence sociale et à faire régner une atmosphère de terreur et d'angoisse. Combinée à un étiquetage social pas trop nuancé, elle peut faire réagir autrui par une aussi grande agressivité, d'où une interaction qui tombe irrémédiablement dans la spirale de l'agressivité jusqu'à sa conclusion ultime: la violence. Les tenants de l'école de Palo Alto parleraient alors d'une mauvaise ponctuation de la séquence des faits entre deux individus: chacun des protagonistes perçoit l'autre comme violent et comme ayant des intentions dangereuses à son égard, et chacun réagit par une agressivité défensive qui confirme leur croyance respective. Par une ponctuation fallacieuse de leur interaction, chacun estime que c'est l'autre qui est au commencement de leur action ou, plutôt, de leur réaction agressive. Les problèmes de désaccord sur la manière de ponctuer la séquence des faits sont d'autant plus pertinents ici qu'ils sont à l'origine d'innombrables conflits qui peuvent aboutir à la violence.

CONCLUSION

Nous avons montré que la proposition à l'effet que la violence médiatique engendre la violence sociale constitue une hypothèse macrosociologique reposant sur plusieurs processus intermédiaires de type micro. En fait, une telle proposition n'a de sens que si elle arrive à porter son intérêt sur des mécanismes psychosociologiques qui se produisent, s'observent et se vérifient à plus petite échelle: celle d'abord de la lecture par les individus de cette violence contenue dans les médias, celle ensuite des attitudes ou des intentions de comportement suscitées par une exposition, plus ou moins intensive et extensive, à la violence diffusée par les médias.

Or, certains des modèles exposés ici débutent par une proposition macro-micro, de cause à effet, allant directement de la violence médiatique à une disposition comportementale, sans référence aucune à la «lecture», à l'interprétation ou au décodage par le récepteur des messages dits violents. Ainsi en est-il lorsqu'on soutient que la violence médiatique engendre, séparément ou de manière cumulative, des attitudes agressives, une libération des frustrations accumulées, un phénomène d'identification aux personnages violents ou, encore, une diminution des capacités d'apprentissage.

D'autres modèles par contre, moins centrés sur le schéma behavioriste de type stimulus-réponse et plus soucieux de voir ce qui se passe dans la *boîte noire*, bref, davantage cognitivistes ou interprétatifs, laissent voir que la violence médiatique peut être très polysémique, qu'elle donne place à un décodage différentiel, à plusieurs lectures et à des constructions de sens qui, sans aller à l'infini, peuvent raisonnablement se compter par dizaines. La banalisation de la violence, la représentation exagérée de la violence réelle, les attributions causales dispositionnelles et l'étiquetage social comptent parmi les réactions cognitives les plus typiques face à la violence médiatique. Elles ont non seulement le mérite, par rapport aux effets plus behavioristes, d'être plus intelligibles et compréhensibles au sens weberien de *verstehen*, mais aussi d'amorcer des hypothèses microsociologiques plus valides sur le plan interne, en ce sens qu'il est plus simple d'observer et d'accepter une proposition micro qui pose une relation de cause à effet entre une disposition cognitive et un comportement, qu'une proposition qui énonce une relation causale entre deux comportements.

Tous les modèles, par contre, ont le mérite de construire des propositions microsociologiques où la variable dépendante est traduisible en termes de comportements, d'attitudes ou d'opinions exprimées. Les chercheurs sont alors en mesure d'observer, au niveau micro, des comportements violents ou pacifiques, des effets d'imitation, de déviance, d'apathie face à la violence réelle, de relâchement du contrôle direct de la violence ou une plus grande demande de contrôle étatique de la violence *privée*, des opinions favorables à la justice punitive et, enfin, de l'étiquetage social. Considérées comme autant de variables dépendantes (à expliquer) au sein d'une proposition d'abord microsociologique, ces dispositions comportementales se transmutent en variables indépendantes (explicatives) lors du passage du palier micro au palier macro. Bien sûr, il peut s'agir, suivant le type d'observation qui en est fait, de comportements violents réels, virtuels ou potentiels, plus ou moins généralisables à de plus vastes populations et plus ou moins transposables à des contextes plus complexes et naturels. Mais dans tous les cas, l'hypothèse de l'agrégation au niveau macro des comportements observés au niveau micro pourra normalement suffire, a priori, à valider la transition d'un palier à l'autre, bien qu'il ne soit pas exclu d'imaginer qu'un processus d'agrégation d'actes violents puisse se réaliser à l'intérieur de systèmes d'interaction ou de positions sociales plus ou moins complexes.

Malgré la diversité des modèles et des variables microsociologiques retenues, la vaste majorité des chercheurs intéressés par le problème de la violence médiatique et sociale n'ont pas cru nécessaire de multiplier à l'infini les sociographies des réactions cognitives aux messages médiatiques réputés

violents par des publics sans cesse plus variés, catégorisés et subdivisés. L'hypothèse macrosociologique d'un effet de la violence médiatique sur la violence sociale incite plutôt à considérer une sorte de clôture du sens orientant les récepteurs, comme les chercheurs, vers des lectures préférentielles en nombre nécessairement limité. Plusieurs modèles sont certes en concurrence, mais tous se situent dans une tradition de recherche où l'on a tendance à concevoir les messages des médias comme des stimulus ayant un sens immanent observable et mesurable objectivement. Certains pourraient alors se réjouir en disant qu'il y a un champ de recherche où les messages médiatiques considérés ne sont pas autant d'auberges espagnoles ouvertes à toutes les interprétations, tandis que d'autres n'auraient pas tout à fait tort de dire que l'analyse de contenu adopte trop facilement le point de vue d'un récepteur implicite, oubliant que la violence et le discours sur la violence n'ont de sens qu'en fonction de pratiques sociales et culturelles particulières, situées historiquement.

Le pouvoir interprétatif des usagers des médias et la pluralité des interprétations des messages violents par des catégories du public sont tels qu'on peut se demander, en bout de course, vers quels types de violence sociale (et suivant quels genres de processus) la violence médiatique mène-t-elle? Il n'est pas interdit de penser que la violence médiatique puisse engendrer plusieurs effets cognitifs et comportementaux chez un même individu: attitude plus agressive, exagération de la violence réelle, relâchement du contrôle civil de la violence, demande pour un contrôle étatique plus sévère de la violence, etc.. Plusieurs effets peuvent se superposer les uns aux autres ou s'entraîner les uns les autres, tout comme deux lectures semblables d'un même contenu médiatique violent peuvent aboutir à deux comportements différents. Bien que le critère d'une généralisation possible des résultats et de l'observation systématique d'échantillons représentatifs de populations bien définies ne fasse pas partie des canons de la recherche qualitative, il est à souhaiter que des recherches empiriques à petite échelle, notamment par des entretiens en profondeur et l'observation directe, explorent plus en profondeur les mécanismes de réception et d'interaction sociale sous-jacents à la relation présumément causale entre violence médiatique et violence sociale.

Bien que sa valeur heuristique nous paraisse évidente, la réflexion métathéorique sur la problématique de la violence médiatique et sociale, du point de vue des rapports entre les paliers micro et macro, se complique par le fait que, historiquement, nous sommes passés de l'analyse (souvent expérimentale) d'effets spécifiques, directs et immédiats, à l'analyse (généralement de terrain) d'effets diffus, indirects et à long terme. Un schéma de causalité quadripolaire à deux paliers permet certes de mettre le doigt sur certains problèmes théoriques, d'explorer de nouvelles hypothèses et de juger de la validité externe et interne des modèles non pas dans l'absolu mais dans leur comparaison relative, il n'en reste pas moins un point de départ de la réflexion métathéorique et non un point d'arrivée. Si la recherche récente sur les médias et la violence s'oriente vers les effets diffus, indirects et à long terme, il faudra sans doute imaginer des schémas de causalité plus complexes, construits sur plus de deux niveaux (micro, méso et macro) et faisant intervenir plus de deux variables à chacun des niveaux.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDER, J.C. *et al.* *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987.
- ALEXANDER, J.C., Giesen, B., From reduction to linkage: the long view of the micro-macro debate, dans Alexander, J.C. *et al.*, *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 1-42.
- ALEXANDER, J.C., Action and its environments, dans Alexander, J.C. *et al.*, *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 289-318.
- ANDISON, F.S. TV Violence and Viewer Agression: A Cumulation of Study Results 1956-1976. *Public Opinion Quarterly*, vol. 41, no. 3, 1977, p. 314-331.
- BANDURA, A. What TV Violence Can Do to Your Child. Dans Otto N. Larsen, *Violence and the Mass Media*. New York, Harper & Row, 1968, p. 123-139.
- BANDURA, A. A Social Learning Theory of Aggression. *Journal of Communication*, vol. 28, no. 3, 1978, p. 12-29.
- BANDURA, A.; UNDERWOOD, W. *et* FROMSON, M.E. Disinhibition of Aggression through Diffusion of Responsibility and Dehumanization of Victims. *Journal of Research in Personality*, vol. 9, 1975, p. 253-269.
- BANDURA, A.; ROSS, D. *et* ROSS, S.A. Imitation of Film-Mediated Aggressive Models.' *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 66, no. 1, 1963a, p. 3-11.
- BANDURA, A.; ROSS, D. *et* ROSS, S.A. Vicarious Reinforcement and Imitative Learning. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 67, no. 6, 1963b, p. 601-607.
- BARRILE, Leo, Television and attitudes about crime in R. Surette, *Justice and the Media*, Springfield, C. Thomas, 1984
- BAYANT, J.; CARVETH, R. *et* BROWN. D. Television Viewing and Anxiety: An Experimental Examination. *Journal of Communication*, vol. 31, no. 1, 1981, p. 106-119.
- BERKOWITZ, L. Violence in the Mass Media. Dans Leonard Berkowitz. *Aggression: A Social Psychological Analysis*. New York, McGraw Hill, 1962, p. 229-255.
- BERKOWITZ, L. The Effects of Observing Violence. *Scientific American*, vol. 210, no. 2, 1964, p. 35-41.
- BERKOWITZ, L. Some Aspects of Observed Aggression. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 2, no. 3, 1965, p. 359-369.
- BERKOWITZ, L. Some Determinants of Impulsive Aggression: The Role of Mediated Associations with Reinforcements for Aggression. *Psychological Review*, vol. 81, no. 2, 1974, p. 165-176.
- BERKOWITZ, L. *et* ALIOTO, J.T. The Meaning of an Observed Event as a Determinant of its Aggressive Consequences. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 28, no. 2, 1973, p. 206-217.

- BERKOWITZ, L. et GEEN, R.G. Film Violence and the Cue Properties of Available Targets. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 3 no. 5, 1966, p. 525-530.
- BERKOWITZ, L. et RAWLINGS, E. Effects of film Violence on Inhibitions Against Subsequent Aggression. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 66, no. 3, 1963, p. 405-412.
- BERKOWITZ, L.; CORWIN, R. et HEIRONIMOS, M. Film Violence and Subsequent Aggressive Tendencies. *Public Opinion Quarterly*, vol. 27, no. 2, 1963, p. 217-229
- BERKOWITZ, L.; PARKE, R.D.; LEYENS, J.P. et WEST, S.G. Reactions of Juvenile Delinquents to Justified and Less Justified Movie Violence. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, vol. 11, no 1, 1974, p. 16-24.
- BLAU, P.M., Contrasting theoretical perspectives, dans Alexander, J.C. et al. *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 71-85.
- BRODBECK, M., Methodological individualism: definition and reduction, *Philosophy of science*, 25, 1958, pp. 1-22.
- CARLSON, J.M. Crime Show Viewing by Pre-Adults: The Impact on Attitudes toward Civil Liberties. *Communication Research*, vol. 10, no. 4, 1983, p. 529-552.
- CHESNAIS, J.C., *Histoire de la violence*, Paris, Laffont, 1981
- CICOUREL, A.V., et K. KNORR-CETINA, *Advances in Social Theory and Methodology. Toward an Integration of Micro- and Macro-Sociologies*, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1981.
- CLINE, V.B.; CROFT, R.G. et COURRIER, S. Desensitization of Children to Television Violence. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 27, no. 3, 1973, p. 260-365.
- COMSTOCK, G.A. New Emphases in Research on the Effects of Television and Film Violence. Dans Edward L. Palmer et Aimee Dorr (dirs publ.). *Children and the Faces of Television: Teaching, Violence, Selling*. New York, Academic Press, 1981, p. 129-148.
- COLEMAN, J., Microfoundations and Macrosocial Behavior, dans J.C. Alexander et al., *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 153-173.
- COLEMAN, J., *Foundations of Social Theory*, Cambridge, Harvard University Press, 1990.
- COLLINS, R., Micro-translation as a theory-building strategy, dans Cicourel, A.V., et K. Knorr-Cetina, *Advances in Social Theory and Methodology. Toward an Integration of Micro- and Macro-Sociologies*, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1981, p. 81-108.
- COLLINS, R., Interaction ritual chains, power and property: the micro-macro connection as an empirically based theoretical problem, dans Alexander, J.C. et al. *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 193-206.
- COLLINS, R., On the microfoundations of macrosociology, *American Journal of Sociology*, 86, 5, 1981, p. 984-1014.

COMSTOCK, G.A. Violence in Television Content: An Overview. Dans David Pearl, Lorraine Bouthilet, et Joyce Lazar (dirs publ.). *Television and Behavior*, vol. 2, *Technical Reviews*. Rockville, M.D., National Institute of Mental Health, 1982, p. 108-125.

CUSSON, M., *Le contrôle social du crime*, Paris, PUF, 1983.

CUSSON, M., *Délinquants pourquoi?*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1989.

DOISE, W., *L'explication en psychologie sociale*, Paris, PUF, 1982.

DRABMAN, R.S. et THOMAS, M.H. Does Media Violence Increase Children's Toleration of Real-Life Aggression? *Developmental Psychology*, vol. 10, no. 3, 1974, p. 418-421.

DRABMAN, R.S. et THOMAS, M.H. Children's Imitation of Aggressive and Pro-Social Behavior when Viewing Alone and in Pairs. *Journal of Communication*, vol. 27, no. 3, 1977, p. 199-205.

ERON, L.D. Relationship of TV Viewing Habits and Aggressive Behavior in Children. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 67, no. 2, 1963, p. 193-196.

ERON, L.D. Parent-Child Interaction, Television Violence, and Aggression of Children. *American Psychologist*, vol. 37, no. 2, 1982, p. 197-211.

ERON, L.D.; HUESMANN, L.R.; LEFKOWITZ, M.M.; WALDER, L.O. Does Television Violence Cause Aggression? *American Psychologist*, vol. 27, no. 4, 1972, p. 253-263.

GERBNER, G. et GROSS, L. Living With Television: The Violence Profile. *Journal of Communication*, vol. 26, no. 2, 1976a, p. 173-199.

GERBNER, G. et GROSS, L. The Scary World of TV's Heavy Viewer. *Psychology Today*, vol. 9, no. 11, 1976b, p. 41-45, 89.

GERBNER, G. et GROSS, L. The Violent Face of Television and its Lessons. Dans Edward L. Palmer and Aimee Dorr (dirs publ.). *Children and the Faces of Television: Teaching, Violence, and Selling*. New York, 1981, p. 149-162.

GERBNER, G.; GROSS, L.; JACKSON-BEECK, M.; JEFFRIES-FOX, S. et SIGNORIELLI, N. Cultural Indicators: Violence Profile no. 9. *Journal of Communication*, vol. 28, no. 3, 1978, p. 176-207.

GERBNER, G.; GROSS, L.; ELLEY, M.F.; JACKSON-BEECK, M.; JEFFRIES-FOX, S. et SIGNORIELLI, N. TV Violence Profile no. 8: The Highlights. *Journal of Communication*, vol. 27, no. 2, 1977, p. 171-180.

GERBNER, G.; GROSS, L.; MORGAN, M. et SIGNORIELLI, N. The Mainstreaming of America: Violence Profile no. 11. *Journal of Communication*, vol. 30, no. 3, 1980, p. 10-29.

GERBNER, G.; GROSS, L.; MORGAN, M. et SIGNORIELLI, N. *Television's Mean World: Violence Profile no. 14-15*. The Annenberg School of Communications, Université de Pennsylvanie, 1986a.

GERBNER, G.; GROSS, L.; MORGAN, M.; SIGNORIELLI, N.; JACKSON-BEECK, M. The Demonstration of Power: violence Profile no. 10. *Journal of Communication*, vol. 29, no. 3, 1979, p. 177-196.

- GERBNER, G., SIGNORIELLI, N., *Violence and Terror in the Mass Media, An annotated Bibliography*, New-York, Greenwood 1988.
- GOLDSTEIN, Leon, The two theses of methodological individualism, *The british journal for the philosophy of science*, 9, 33, 1958, pp. 1-11.
- GERSTEIN, D.R., To unpack micro and macro: link small with large and part with whole, dans Alexander, J.C. *et al. The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 86-111.
- GIESEN, B., Beyond reductionism: four models relating micro and macro levels, dans Alexander, J.C. *et al. The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 337-355.
- GOLDSTEIN, L., The inadequacy of the principle of methodological individualism, *Journal of philosophy*, 53, 25, 1956, et dans O'NEILL, John, (ed.), *Modes of individualism and collectivism*, Londres, Heinemann, 1973, pp. 264-276.
- GURR, T.R., Historical Trends in Violent Crime: Europe and the United States, dans Gurr, T.R., *Violence in America*, Newbury Park, Sage, 1989, p. 21-54.
- HALLORAN, J.D. Studying Violence and the Mass Media: A Sociological Approach. Dans Charles Winick (dir. publ.). *Deviance and Mass Media*, Beverly Hills, C.A., Sage, 1978, p. 287-305.
- HAFERKAMP, H., Complexity and Behavior Structure, Planned Associations and Creation of Structure, dans Alexander, J.C. *et al. The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 177-192.
- HANEY, C. et MANZOLATI, J. Television Criminology: Network Illusions of Criminal Justice Realities. Dans Elliot Aronson (dir. publ.). *Readings About the Social Animal*. San Francisco, W.H. Freeman, 1980.
- HAYEK, Friedrich, *Scientism and the study of Society*, Glencoe, Ill., The Free Press, 1952, trad. franç.: *Scientisme et sciences sociales*, Paris, Plon, 1953.
- HENNIGAN, K.M.; DELROSARIO, M.L.; HEATH, L.; COOK, T.D.; WHARTON, J.D. et CALDER, R.J. Impact of the Introduction of Television on Crime in the United States: Empirical Findings and Theoretical Implications. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 42, no. 3, 1982, p. 461-477.
- HOMANS, G., *The Nature of social science*, New-York, Harcourt, Brace and World, 1967.
- HOWITT, D. et CUMBERBATCH, G. *Mass Media, Violence and Society*. New York, Wiley & Sons, 1975.
- HUESMANN, L.R. Television Violence and Aggressive Behavior. Dans David Pearl, Lorraine Bouthilet, et Joyce Lazar (dirs publ.). *Television and Behavior*, vol. 2, *Technical Reviews*. Rockville, M.D., National Institute of Mental Health, 1982, p. 126-137.
- KAPLAN, R.M. et SINGER, R.D. Television Violence and Viewer Aggression: A Re-Examination of the Evidence. *Journal of Social Issues*, vol. 32, no. 4, 1976, p. 35-70.
- LANE, R., On the Social Meaning of Homicide Trends in America, dans Gurr, T.R., *Violence in America*, Newbury Park, Sage, 1989, p. 55-79.

LEFKOWITZ, M.M.; ERON, L.D.; WALDER, L.O. et HUESMANN, L.R. Television Violence and Child Aggression: A Follow-Up Study. Dans George A. Comstock et Eli A. Rubinstein (dirs publ.). *Television and Social Behavior*, vol. 3, *Television and Adolescent Aggressiveness*. Washington, D.C., U.S. Government Printing Office, 1972, p. 35-135.

LEFKOWITZ, M.M.; ERON, L.D.; WALDER, L.O. et HUESMANN, L.R. *Growing Up to be Violent: A Longitudinal Study of the Development of Aggression*. New York, Pergamon Press, 1977.

LEFKOWITZ, M.M.; ERON, L.D.; WALDER, L.O. et Huesmann, L.R. Preferences for Televised Contact Sports as Related to Sex Differences in Aggression. *Developmental Psychology*, vol. 9, no. 3, 1973, p. 417-420.

LEFKOWITZ, M.M. et HUESMANN, L.R. Concomitants of Television Violence Viewing in Children. Dans Edward L. Palmer et Aimee Dorr (dirs publ.). *Children and the Faces of Television: Teaching, Violence, Selling*. New York, Academic Press, 1981.

LEWIS, R.G., The Media and Violent and Criminal Behavior, dans Surette, R., *Justice and the Media*, Springfield, C. Thomas, 1984.

LEYENS, J.-P.; PARKE, R.D.; CAMINO, L. et BERKOWITZE, L. Effects of Movie Violence on Aggression in a Field Setting as a Function of Group Dominance and Cohesion. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 32, no. 2, 1975, p. 346-360.

LEYENS, J.P., *Psychologie sociale*, Bruxelles, Mardaga, 1979.

MANDELBAUM, M., Societal facts, *The British journal of sociology*, 6, 1955, et aussi dans O'NEILL, John, (ed.), *Modes of individualism and collectivism*, Londres, Heinemann, 1973, pp. 221-234.

MANDELBAUM, M., Societal laws, *The british journal for the philosophy of science*, 8, 1957; et aussi dans O'NEILL, John, (ed.), *Modes of individualism and collectivism*, Londres, Heinemann, 1973, pp. 235-247.

MUNCH, R., ET N.J., SMELSER, Relating the micro and macro, dans Alexander, J.C. et al. *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 356-387.

MURRAY, J.P. Television and Violence: Implications of the Surgeon-General's Research Program. *American Psychologist*, vol. 28, 1973, p. 472-478.

MURRAY, J.P. *Television and Youth: 25 Years of Research and Controversy*. Boys Town, Nebraska, Boys Town Center for the Study of Youth Development, 1980.

MURRAY, J.P. Children and Television – What Do We Know? Dans A. Burns, J. Goodnow, R. Chilsohm et J.P. Murray (dirs publ.). *Children and Families in Australie: Contemporary Issues and Problems*. Sydney, Australie, Allen & Unwin, 1985.

PHILLIPS, David P. The Found Experiment: A New Technique for Assessing the Impact of Mass Media Violence in Real World Aggressive Behavior. *Public Communication and Behavior*, vol. 1, 1985.

POPPER, K., *Misère de l'Historicisme*, Paris, Plon, 1956.

POPPER, K., *La société ouverte et ses ennemis, Tome 2, Hegel et Marx*, Paris, Seuil, 1979, (1962).

RESEARCH and FORECASTS. *The Figgie Report on Crime: America Afraid*. Willoughby, Ohio: A-T-O, Inc., 1980.

SIEGAL, A.A. The Effects of Media Violence on Social Learning. Dans Robert K. Baker et Sandra J. Ball, *Mass Media and Violence*, vol. 9, Washington, D.C., U.S. Government Printing Office, 1969, p. 261-283.

STROMAN, C.A. et SELTZER, R. Media Use and Perceptions of Crime. *Journalism Quarterly*, vol. 62, no. 2, 1985, p. 340-345.

THOMAS, M.H.; HORTON, R.W.; LIMMINCOTT, E.C. et DRABMAN, R.S. Desensitization to Portrayals of Real-Life Aggression as a Function of Exposure to Television Violence. *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 35, no. 6, 1977, p. 450-458.

THOMAS, M.H. et DRABMAN, R.S. Toleration of Real-Life Aggression as a Function of Exposure to Televised Violence and Age of Subject. *Merrill-Palmer Quarterly*, vol. 21, no. 3, 1975, p. 227-232.

WATKINS, J.W.N., Ideal types and historical explanation, *The British journal for the philosophy of science*, 3, 1952, pp. 22-43.

WATKINS, J.W.N., Historical explanation in the social science, in *The british journal for the philosophy of science*, 8, 1957; et aussi dans O'NEILL, John, (ed.), *Modes of individualism and collectivism*, Londres, Heinemann, 1973, pp. 166-178.

WATKINS, J.W.N., Methodological individualism: a reply, *Philosophy of science*, 22, 1955, pp. 58-62; et aussi dans O'NEILL, John, (ed.), *Modes of individualism and collectivism*, Londres, Heinemann, 1973, pp. 179-184.

WILLIAMS, T.M. (dir. publ.). *The Impact of Television: A Natural Experiment in Three Communities*. New York, Academic Press, Inc., 1986.

WILSON, J.Q., et HERRNSTEIN, R., *Crime and Human Nature*, New-York, Simon and Shuster, 1985.

WIPPLER, R., ET S. LINDENBERG, Collective phenomena and rational choice, dans Alexander, J.C. et al. *The Micro-Macro Link*, Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 135-152.

DONNÉES BIBLIOGRAPHIQUES

Média et violence : dimensions micro-macro des modèles d'explication / par André Gosselin. – Québec : Université Laval, Département d'information et de communication, 1994. – 45 p. ; graph. ; 30 cm. – (Les Études de communication publique, ISSN 1183-5079 ; cahier no 8). – ISBN 2-921383-07-1 : 15,00 \$ (institutions), 7,50 \$ (individus).

AUTEUR

André Gosselin
Université Laval, Département d'information et de communication
Québec, G1K 7P4

RÉSUMÉ

La recherche sur les médias de masse est de très loin dominée par les études sur la réception et les effets sociaux de la violence diffusée par les médias. Depuis l'avènement de la télévision et, avec elle, tout son cortège incessant d'émissions violentes, la communauté scientifique ne cesse de s'interroger et de débattre des conséquences réelles d'un tel contenu sur la socialisation et la conduite des individus. Les chercheurs qui concluent à une relation de cause à effet entre violence médiatique et violence sociale ont proposé de multiples explications que l'auteur tente d'examiner sous un angle métathéorique, en l'occurrence sous l'angle micro et macrosociologiques. Il s'agit de reprendre les modèles d'explication avancés pour mieux les modéliser et en comprendre la structure théorique, à partir des travaux les plus récents dans la théorie sociologique contemporaine sur le lien micro-macro.

MOTS-CLÉS

MEDIA; TELEVISION; VIOLENCE; MODELES; MICROSOCIOLOGIE; MACROSOCIOLOGIE;
METATHEORIE.

LES ÉTUDES DE COMMUNICATION PUBLIQUE ^{ISSN 1183-5079}
Département d'information et de communication
Université Laval, Québec

Cahier no 2

Les bases de données au Québec: éléments d'économie et de politique/ par Jean de Bonville (67 p.)

ISBN 2-921383-01-2: 15,00 \$ (institutions), 7,50 \$ (individus)

Cahier no 3

Communication publique et gestion de l'image dans le secteur de l'enseignement collégial/ par Linda Chartrand-Godbout (34 p.)

ISBN 2-921383-02-0: 15,00 \$ (institutions), 7,50 \$ (individus)

Cahier no 4

L'affaire Leclerc: une analyse de contenu des énoncés évaluatifs/ par Madeleine Côté (41 p.)

ISBN 2-921383-03-9: 15,00 \$ (institutions), 7,50 \$ (individus)

Cahier no 5

L'argumentation interprétative du quotidien Le Devoir sur la crise d'Octobre 70/ par Gilles Gauthier (25 p.)

ISBN 2-921383-04-7: 15,00 \$ (institutions), 7,50 \$ (individus)

Cahier no 6

Violence et effet d'incubation de la télévision : la thèse de la cultivation analysis/ par André Gosselin (69 p.)

ISBN 2-921383-05-5: 20,00 \$ (institutions), 10,00 \$ (individus)

Cahier no 7

Journalisme, communication publique et société : Actes du colloque Louvain-Laval (novembre 1992) (103 p.)

ISBN 2-921383-05-5: 25,00 \$ (institutions), 12,50 \$ (individus)

Cahier no 8

Média et violence : dimensions micro-macro des modèles d'explication/ par André Gosselin (45 p.)

ISBN 2-921383-07-1: 15,00 \$ (institutions), 7,50 \$ (individus)

Distribution

Département d'information et de communication

Local 5420, Pavillon Louis-Jacques-Casault

Université Laval

Québec, G1K 7P4

Tél. 656-5212

Télécopieur 656-7807